
Rapport sur la guerre en Vendée, présenté à la Convention par les représentants Richard et Choudieu, en annexe de la séance du 18 pluviôse an II (6 février 1794)

Joseph Etienne Richard, Pierre René Choudieu

Citer ce document / Cite this document :

Richard Joseph Etienne, Choudieu Pierre René. Rapport sur la guerre en Vendée, présenté à la Convention par les représentants Richard et Choudieu, en annexe de la séance du 18 pluviôse an II (6 février 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 396-417;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_34892_t1_0396_0000_17

Fichier pdf généré le 15/05/2023

sous la responsabilité de sa municipalité, jusqu'à ce que le tribunal ait reçu réponse.

En examinant l'extrait ci-joint, tu remarqueras que le tribunal criminel du département de l'Oise a décidé que la conduite tenue par Froissant ne pouvait être regardée que comme un trouble à l'ordre public, répressible par la voie de police; dans ton examen, ne perds pas de vue que le tribunal criminel, en supposant que Froissant devait être jugé en police correctionnelle, avait le droit de prononcer, cependant il n'en a rien fait.

Le tribunal de police correctionnelle, par les motifs désignés dans sa sentence, a cru devoir suspendre son jugement définitif jusqu'à ce qu'il ait obtenu la réponse du comité, qui indiquera la marche à tenir, réponse qu'il attend avec la plus vive impatience, parce que les membres qui le composent ont à cœur de faire exécuter les lois. S. et F. ».

BOUCHEZ.

Renvoyé au comité de législation (1).

78

La société populaire d'Autun envoie 135 chemises, 45 draps et 84 liv. en assignats; elle offre de plus un cavalier tout armé. Le tribunal du même district demande que les juges ne portent désormais pour tout costume que la médaille et le bonnet de la liberté (2).

79

La société populaire des Sans-Culottes de Void (3) félicite la Convention sur ses travaux, l'invite à rester à son poste jusqu'à la paix, et la prévient qu'elle est débarrassée de ses cloches et de ses charlatans à calottes, et de tous les instruments qui leur servoient de gluau pour attraper les imbéciles et pour, comme les sauterelles, dévorer leurs biens et leurs moissons (4).

80

Un jeune pharmacien de l'hôpital ambulante de Morlaix, fait don pour les défenseurs de la patrie, de deux pièces d'argent à l'effigie de Capet. Il se nomme Leroi; il supplie la Convention de rendre un décret qui lui permette, et à tous les républicains comme lui, de changer ce nom qui blesse l'oreille de tous les amis de la liberté.

Renvoyé au comité de salut public (5).

(1) Mention marginale datée du 18 pluv., et signée Berlier.

(2) *J. Sablier*, n° 1128; *J. Fr.*, n° 503. Voir ci-après, 20 pluv., n° 30.

(3) Arrond^t de Commercy (Meuse).

(4) *Bⁱⁿ*, 18 pluv.

(5) *M.U.*, XXXVI, 315; *Bⁱⁿ*, 18 pluv.

81

Les grandes opérations que l'armée du Nord va commencer exigent le prompt départ des représentans du peuple qui ont été nommés pour se rendre à Lille; en conséquence, BERLIER, secrétaire, a fait la seconde lecture du décret relatif à Pichegru et à la nomination des représentans (1).

PIÈCES ANNEXES

I

ANNEXE AU N° 75

Rapport sur la guerre de Vendée présenté à la Convention par les c^{ms} Richard et Choudieu (2)

[Le début est reproduit ci-dessus dans le *Moniteur*, avec quelques variantes indiquées en note].

Ce fut vers la fin de février et les premiers jours de mars 1793, que les premiers rassemblemens des rebelles se formèrent (3). Ils étoient nombreux: le tocsin sonna pendant plusieurs jours, et réunit sous les drapeaux du royalisme et du fanatisme, les habitans de 8 à 900 communes, et l'incendie se répandit à-la-fois dans les départemens des Deux-Sèvres, de la Vendée, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure et une partie des autres départemens de la ci-devant Bretagne. Les révoltés se livrèrent à toute sorte d'excès. Ils s'emparèrent d'abord de toutes les villes qui se trouvoient à leur portée. Quelques-unes firent une forte résistance; celle de Cholet fut de ce nombre: les patriotes de cette ville montrèrent le plus grand courage; mais ils succombèrent sous la multitude, et la plupart payèrent de leur vie leur dévouement à la République.

Ces petites affaires aguerrirent les rebelles; elles leur procurèrent des canons, des fusils et des partisans, et elles ajoutèrent de nouvelles ressources à celles qu'ils s'étoient déjà ménagées. Bientôt ils occupèrent un territoire étendu; ils prirent une espèce de consistance; ils mirent plus d'ordre dans la distribution de leurs forces, et leur donnèrent une direction plus alarmante pour les patriotes. Ils parvinrent en peu de jours à menacer Nantes, Angers, Saumur, Fontenay et les Sables.

(1) *C. Eg.*, n° 538. Voir ci-dessus, séance du 17 pluv., n° 56.

(2) Broch. in-8°, 78 p. Imp. nat. (AD XVIII^c 306, n° 9; *B.N.*, 8° Lc^{ss} 64 bis.

(3) Note du rapport: « On a cru que la loi sur le recrutement avoit été le motif de ces rassemblemens. On s'est trompé; la plupart étoient préparés de longue-main, et elle n'a tout au plus servi de prétexte qu'à quelques communes environnantes qui n'étoient pas de la conspiration, et qui s'y sont réunies. Les mouvemens occasionnés par le recrutement avoient un tout autre caractère, et ont été facilement apaisés.

Ils ne déguisoient pas leurs projets; ils écrivoient, ils disoient par-tout qu'ils vouloient rétablir le roi, la noblesse et les prêtres.

Ils avoient dans les pays environnans, des intelligences nombreuses, et leurs partisans les servoient de la manière la plus active. Ils semoient les bruits les plus absurdes sur leurs forces et leurs moyens; et la terreur qui les précédoit au loin, leur préparoit par-tout des succès presque assurés.

Cependant la Convention, après avoir rendu la loi sur le recrutement des trois cent mille hommes, avoit envoyé des commissaires pour en surveiller l'exécution. Les députés nommés pour les départemens révoltés, se rendirent sur les lieux au premier bruit de cet étrange mouvement. Ils réunirent à la hâte les gardes nationales des districts voisins, et les dirigèrent contre les rebelles. Mais ces premiers efforts, mal concertés, n'eurent aucun succès, et ne servirent qu'à donner aux ennemis une nouvelle importance et de nouvelles forces, par les triomphes faciles qu'ils leur procurèrent (1).

L'esprit public étoit perdu dans ces malheureuses contrées: les meilleurs citoyens, égarés par des écrits perfides et des administrateurs coupables, ne connoissoient plus cette énergie qui n'appartient qu'aux amis ardents de la liberté. On ne parloit de nous que comme des plus vils scélérats: le peuple entouré de tous les pièges et de toutes les séductions, restoit immobile au milieu de cette lutte épouvantable, ou s'il faisoit quelques mouvemens, ils n'avoient point le caractère de force et de volonté qui décide du succès. Les malveillans qui se multiplioient partout contribuoient encore à le décourager. Ils ne parloient des rebelles qu'avec l'accent de l'épouvante, et faisoient passer par-tout ce sentiment pusillanime qu'il est si facile d'inspirer et si difficile de détruire.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que cette révolte avoit des caractères extrêmement graves, et que nous ne pouvions espérer de l'éteindre ni même de l'arrêter avec les seuls moyens qui se trouvoient à notre disposition. Nous avions déjà instruit la Convention de l'état des choses; nous écrivîmes avec plus de force encore: mais le comité de défense générale (2) ne prit que des mesures ridicules ou contraires au but. Il ne nous fit passer que la trente-cinquième division de gendarmerie nationale, et il nous envoya un général sans soldats (3).

(1) *Id.*: « Une petite armée, qui avoit obtenu quelques succès et qui donnoit de plus grandes espérances, fut battue complètement près de Saint-Vincent, le 19 Mars; elle étoit commandée par le général Marcé. Ce général fut accusé universellement de trahison. Comme nous n'étions pas alors sur les lieux, nous n'avons pu connoître les détails de sa conduite. Il a été traduit devant le tribunal révolutionnaire. »

(2) *Id.*: « Il sera curieux pour le public de connoître les noms qui ont composé successivement les deux comités de défense générale. Ils ont tous été mis en état d'arrestation, ou hors de la loi: Brissot, Gensonné, Rouyer, Guadet, Fonfrède, Pénières, Buzot, Defermon, Isnard, Condorcet, La-source, Pétion, Barbaroux, Vergniaud et Doucet (marquis de Pontécoulant). »

(3) *Id.*: « Nous ne devons pas laisser passer cette occasion de parler d'un brave bataillon qui, dans ces circonstances périlleuses et dans cette espèce d'abandon du gouvernement, a rendu à la Répu-

Le général Berruyer arriva à Angers le 28 mars; il étoit presque seul, et déjà les rebelles avoient acquis un degré de consistance infiniment dangereux. Sa présence produisit cependant un bon effet. Il réunissoit le commandement en chef de tous ces petits corps d'armée isolés, dont les chefs indépendans ne connoissoient ni organisation militaire, ni concert dans leurs opérations. A la voix des représentans du peuple, un grand nombre de gardes nationales des départemens circonvoisins, accoururent se ranger sous les drapeaux de la république. Mais tel étoit l'esprit qui dominoit alors presque par-tout, que la malveillance même sembloit avoir présidé à ces rassemblemens. Les administrations avoient accordé à ces citoyens une solde de quarante sols et même trois livres par jour. Une multitude de contre-révolutionnaires s'étoit mêlée dans ces détachemens: des vieillards foibles, et des enfans timides, en composoient une partie. Enfin, l'inexpérience, l'insubordination et la lâcheté sembloient s'être concertés pour jeter le désordre dans l'armée de la République, et pour assurer le triomphe des royalistes. On parvint, après des peines infinies, à organiser un peu ces rassemblemens, et bientôt on forma un plan d'attaque environnante. Gauvilliers, commandant de la garde nationale d'Angers, qui a déployé de grands talens dans cette guerre, commandoit un corps de troupes sur la droite de la Loire. Quéteineau étoit aux Herbiers avec une division, et Leygonnier en avoit une autre à Vihiers. Nous avions sur la côte, Boulard qui commandoit aux Sables, et Baudri à Challans. Nantes étoit défendu par quelques troupes et la garde nationale; le général en chef occupoit Saint-Lambert (1), avec environ 4.000 hommes. Les dispositions furent prises pour attaquer les rebelles par tous ces points à la fois.

Le 11 avril, Chemillé fut emporté, malgré la plus vigoureuse résistance, par les troupes de Saint-Lambert. Leygonnier, d'abord repoussé, parvint à s'emparer de Vezins. La division aux ordres de Gauvilliers passa la Loire et chassa les ennemis de Saint-Florent: celle de Quéteineau ne fut pas aussi heureuse, et ne put se maintenir aux Herbiers qu'elle avoit eu ordre d'attaquer. L'échec qu'éprouva cette colonne eut des suites funestes; il dérangerait tout le plan concerté et obligea de prendre d'autres mesures. Les communications étoient difficiles, et tout cela demanda du temps; l'ennemi en profita pour se remettre de la première surprise, et

blique des services signalés. Le bataillon du Finistère, envoyé à Paris au mois de janvier précédent par des administrateurs fédéralistes, après s'être concilié l'estime de tous les patriotes, avoit obtenu un décret qui l'autorisoit à retourner dans ses foyers. Il vit, en passant à Saumur, le danger qui menaçoit la liberté. Il oublia tout autre intérêt, et se réunit à la petite armée stationnée alors à Vihiers. Là il donna pendant six semaines l'exemple de la patience, de la discipline et du courage, et cet exemple fut presque toujours inutile. Quand il se retira, il étoit réduit au tiers, et la plupart de ces braves républicains s'étoient couverts de blessures et accablés de maladies. »

(1) *Id.*: « Ce poste de Saint-Lambert avoit été attaqué le 7 avril par les révoltés. Les troupes qui l'occupoient, aux ordres du commandant la Douce et de l'adjudant général Talot, quoique bien inférieures en nombre, repoussèrent l'ennemi avec grande perte. »

prévenir de nouvelles défaites. Il se porta en force le 16, sur la division de Leygonnier, qui fut battue à Vezins, sans presque rendre de combat : celle de Gauvilliers eut le même sort le 18, et les troupes qui la composaient repassèrent précipitamment la Loire; il ne resta plus au général en chef qu'à se replier sur les ponts de Cé, avec sa petite armée, pour couvrir Angers qui se trouvoit très-exposé.

Le mauvais succès de cette première tentative doit être attribué en partie à la foiblesse de nos colonnes, aux obstacles naturels qui s'opposent à ce qu'elles pussent se communiquer et se porter des secours, et principalement au peu d'énergie d'un grand nombre des citoyens qui les composent (1), et à la malveillance de quelques-uns (2).

On vit dans ces deux affaires des traits de la plus grande bravoure, et des marques de la plus insigne frayeur (3).

Ces défaites donnèrent aux rebelles une nouvelle confiance; et leurs fanatiques orateurs les leur présentèrent comme un gage de la protection divine; ils y gagnèrent d'ailleurs des avantages réels; le pays qu'ils occupoient se trouvoit entièrement libre, et les troupes battues leur avoient abandonné un grand nombre de canons, de fusils et de munitions.

La consternation se répandit à Angers, à Saumur, à Nantes et dans tous les pays circonvoisins. Les égoïstes, si nombreux dans toutes ces contrées, s'arrangoient pour le retour de l'ancien ordre de choses, qu'ils jugeoient déjà prêt à se rétablir, et les ennemis de la liberté sourioient d'avance à sa chute qu'ils croyoient prochaine, et au massacre de tous les patriotes. Les partisans des révoltés s'agitèrent de toutes parts, et tandis qu'une foule de lâches désertoient les drapeaux de la République, l'armée royale et catholique recevoit chaque jour de nouveaux renforts.

La conduite plus qu'étrange, que tint le gou-

(1) *Id.* : « Le sentiment de la liberté n'avoit fait qu'effleurer les esprits dans tous ces départemens. Ce n'étoit qu'avec répugnance qu'on y faisoit à la patrie le sacrifice de quelques instans; nous étions obsédés de demandes de congés, et la désertion étoit considérable; cependant un grand nombre de bons citoyens donnoient chaque jour à l'armée des exemples du plus grand courage, et du dévouement le plus entier au maintien de la liberté. »

(2) *Id.* : « Nous avions dans notre armée même beaucoup de contre-révolutionnaires, qui donnoient aux rebelles une connoissance exacte de nos mouvemens et de nos forces, et qui au moment du combat répandoient la terreur dans nos rangs par de faux bruits. »

Tous ceux qui se sont trouvés dans l'armée à cette époque attesteront ces faits, qui sont d'ailleurs confirmés par la correspondance des rebelles, et par les déclarations de tous ceux des chefs qui ont été faits prisonniers. »

(3) Au combat de Vezins, 150 grenadiers de Saumur et de Montreuil, postés dans le château du Bois-Grosleau, résistèrent à toute l'armée ennemie, et ne se rendirent qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions, et s'être passés, pendant près de deux jours, de nourriture.

A Beaupreau, une compagnie de la garde nationale de Luines, district d'Indre et Loire, se fit hacher presque toute entière, tandis que toute l'armée fuyoit; et de braves canonnières d'Eure et Loir se firent tuer sur leurs pièces, qui avoient été lâchement abandonnées par l'infanterie. »

vernement dans ces circonstances périlleuses, ne contribua pas peu à donner de la faveur aux projets des brigands, et à faire concevoir une fausse idée de la puissance de la République. Quoique cette guerre durât déjà depuis plusieurs mois, les forces qu'on opposoit à la révolte étoient si peu considérables, ceux que nous devions réduire étoient en si grand nombre, et leurs moyens si étendus, que leurs succès paroissent peu douteux à ceux qui ne savoient pas ce que peut l'énergie des patriotes, quand elle est provoquée par les dangers de la liberté.

Nous écrivions lettres sur lettres au comité de défense générale; nous exposions toute la grandeur du péril; nous demandions avec instance des secours puissans, et nous ne recevions pas de réponse.

Carra, qui se rendoit à Paris, fut chargé par nous de représenter à la Convention nationale elle-même l'état déplorable de ces malheureux départemens, les forces imposantes des ennemis, leurs triomphes outrageans, et la nullité de nos moyens, même pour leur résister. Nous lui recommandâmes de demander avec instance des troupes et des secours en tout genre; mais ce mandataire infidèle peignit à la Convention cette guerre cruelle comme une légère révolte qu'il étoit facile de réprimer. La Convention fut trompée, et la faction qui dirigeoit tout alors, n'envoya rien.

Le général de son côté avoit écrit au ministre de la guerre les lettres les plus détaillées et les plus énergiques. Lebrun tenoit alors le portefeuille; il n'obtint pas même de réponse (1). Il falloit cependant sauver la patrie : nous primes le parti d'envoyer à Paris un de nos collègues et le général lui-même, pour exposer l'impossibilité où nous étions de tenir la campagne devant les rebelles sans de puissans renforts.

Cette nouvelle tentative fut encore moins heureuse que les autres. On ne nous renvoya point de général; on ne donna que l'espérance de recevoir bientôt des troupes, et on nous fit passer pour tout renfort un grand nombre de représentans du peuple appartenant à ces mêmes départemens, et qui, la plupart connus par leurs opinions anti-révolutionnaires, n'étoient propres qu'à donner un nouveau degré d'activité à la haine qu'on portoit à ceux qui dans la Convention vouloient écraser, par des mesures vigoureuses, toutes les aristocraties à la fois, et achever de nous ôter, ainsi qu'à quelques autres montagnards dissimulés sur d'autres points, le peu de moyens (2) qui nous restoient pour faire tête à de si violents orages.

(1) *Id.* : « Ce fait a été constaté dans le procès de ce coupable ex-ministre. »

(2) *Id.* : « L'armée, à cette époque, ne comptoit pas quatre bataillons de troupes réglées. Elle n'avoit pour toute cavalerie que le 19^e régiment de dragons, qui n'étoit alors qu'un dépôt, et qui a fait un service distingué dans cette guerre, et quelques gendarmes à cheval. Elle n'étoit composée que de gardes nationales requises, la plupart mal armées, et qui se remplaçoient par d'autres, tous les quinze jours ou tous les mois. Nous n'avions d'autre artillerie que celle des villes voisines. Il a fallu créer des arsenaux, des fonderies, des boulets, faire fabriquer des sabres, pourvoir aux subsistances, aux charrois; aux ambulances. On ne nous faisoit pas même passer les agens qui nous étoient nécessaires : en un mot, l'abandon du gouvernement a été complet. »

Notre situation devenoit de jour en jour plus déplorable, et le désordre alloit toujours en croissant; l'armée n'avoit plus de général en chef; les divisions dont elle étoit composée s'isolèrent; le concert, sans lequel on ne pouvoit compter que sur de nouveaux malheurs, devint impossible, et les opérations cessèrent de se correspondre.

Les rebelles, dont le nombre montoit alors à plus de cent mille hommes, ne perdoient pas un moment; ils profitoient de notre foiblesse et continuoient de remporter de nouveaux avantages. Quétineau, après avoir évacué Bressuire, où il avoit eu d'abord quelques succès, fut complètement battu sous les murs de Thouars, et l'ennemi fit toute son armée prisonnière dans cette ville où elle avoit cherché retraite; elle étoit composée d'environ cinq mille hommes et avoit une nombreuse artillerie (1).

Cette défaite et la prise de Thouars nous firent plus de mal que tous les autres échecs que nous venions d'éprouver. La division de Quétineau étoit une des meilleures de l'armée: elle laissoit dans notre ligne un vuide immense. Nos communications se trouvoient interrompues avec Niort et toute cette partie, et l'ennemi pouvoit faire impunément des courses dans les districts de Loudun et de Chinon.

Tant de victoires avoient donné aux rebelles un degré de force véritablement alarmant pour la République entière. Ils avoient une grande quantité d'armes et une artillerie formidable, et leur nombre s'accroissoit avec une effrayante rapidité. De toutes les parties de la France les amis des rois et des nobles se dirigeoient sur ce point, ou concertoient et préparoient de leur côté des soulèvemens correspondans. Les puissances coalisées sentoient tout le parti qu'elles pouvoient tirer d'une pareille diversion; et l'Angleterre, pivot corrompu de cette monstrueuse association, entretenoit avec la Vendée une correspondance active. Elle augmentoit encore la confiance et l'audace des révoltés, en leur promettant un appui et des secours qu'il n'entroit pas dans ses vues de leur accorder (2).

Les scélérats qui dirigeoient cette guerre paricide employoient toutes sortes de moyens pour profiter de leurs avantages, et pour les étendre. Ils faisoient circuler dans les pays qui n'avoient point partagé leurs crimes, des proclamations dans lesquelles ils peignoient la révolution sous les plus affreuses couleurs. Ils substituoient dans les villes et les villages des comités royalistes aux autorités républicaines; ils avoient établi un conseil supérieur qui connoissoit de toutes leurs affaires importantes, ce conseil résidoit à

(1) *Id.*: « On a fait plusieurs reproches à ce commandant: nous avons cru que sa conduite méritoit d'être sévèrement examinée; nous l'avons fait arrêter et conduire à Paris. Il est traduit au tribunal révolutionnaire. »

(2) *Id.*: « Il est démontré aujourd'hui que Pitt n'a jamais fait passer le moindre secours aux rebelles de la Vendée: il ne leur a envoyé que des promesses. C'est que les puissances coalisées ne veulent pas le rétablissement de la monarchie française, mais le démembrement et le partage du territoire de la République. Au surplus, quels que soient les projets de ces tigres couronnés, le peuple français a fondé la République une et indivisible, et ils font pour l'ébranler et la détruire d'impuisans efforts. »

Châtillon-sur-Sèvres; là aussi étoit leur imprimerie.

Ils avoient laissé dans la circulation les assignats à face royale, et ils endossoient au nom de Louis XVII, les assignats républicains.

Ils affectoient envers nos prisonniers une fausse humanité; ils n'épargnoient rien pour les attirer à leur parti. Ils nous les renvoyoient souvent avec une simple défense de porter les armes contre la religion et le roi. Ils atteignoient par-là un double but: ils se ménageoient d'abord de nouvelles intelligences au milieu de nous et de nouveaux partisans; ils tranquilloient les hommes foibles sur la crainte de tomber entre leurs mains (1), et ils ébranloient leur fidélité. Peut-être devons-nous attribuer en partie le peu de résistance de nos troupes dans plusieurs occasions, à la certitude que chacun avoit de n'éprouver que ce traitement dont beaucoup n'apprécioient pas la honte.

Les nobles et les prêtres se couvroient à-la-fois du double masque de l'hypocrisie religieuse et populaire. Ils affectoient les uns et les autres les plus grands dehors de piété et le plus grand dévouement pour le bonheur des hommes. On avoit renouvelé dans ce malheureux pays tous les prestiges qui ont pendant si long-temps fasciné les yeux de l'Europe entière, et les monstres étoient parvenus, à force d'impostures, à rendre impossible pour leurs malheureuses victimes tout retour à la raison et tout accès à la lumière (2). D'un autre côté, ils avoient emprunté quelques-unes de nos formes républicaines, pour compléter l'erreur. Ils s'habilloient et ils vivoient comme leurs soldats. On avoit confié aux habitans dans quelques endroits la nomination de leurs comités; et les chefs qui conduisoient chaque paroisse au combat étoient choisis par ceux qui la composoient. Enfin on avoit admis aux premiers emplois militaires ce qu'ils appelloient des hommes du peuple, et ils avoient pris ceux qui étoient les plus connus par leur influence sur les habitans des campagnes.

Avec tous ces moyens ils étoient parvenus à inspirer à cette immense multitude le dévouement le plus absolu à leurs volontés et à leurs projets, et ces hommes qui se croyoient spécialement consacrés à la défense de Dieu, ne voyoient dans les plus grands dangers que le

(1) *Id.*: « Ils n'ont pas toujours usé de cette politique, et ils ont fusillé, dans différentes occasions, un grand nombre de républicains. D'autres ont éprouvé, pendant des mois entiers, tous les tourmens de la faim et de la soif, toutes sortes de privations et de mauvais traitemens. Il étoit impossible de voir sans frémir d'horreur ceux qui ont été délivrés à Châtillon, à Cholet et à Saint Florent. »

(2) *Id.*: « Un prêtre, dans un combat, ramassa un boulet qui venoit de tomber auprès de lui, et il assura à ceux qui l'environnoient que ce boulet l'avoit frappé, mais que Dieu lui avoit à l'instant ôté sa force. »

Un autre se fit tirer plusieurs coups de fusil à poudre par des hommes apostés, et persuada à tous les autres que Dieu ne permettoit pas que ses serviteurs fidèles fussent atteints par les balles et les boulets. Nous avons vu des hommes condamnés par des commissions militaires, à être fusillés, demander à ceux qui étoient chargés de l'exécution de ne tirer que les uns après les autres, afin de les faire souffrir davantage pour la gloire de Dieu. »

chemin d'un glorieux martyr et la source d'une éternelle félicité.

Leur manière de combattre ne ressembloit en rien à notre tactique militaire : elle déconcertoit tous les calculs. Elle étoit adaptée à leurs habitudes et au pays qu'ils défendoient. Toujours tapis dans les genêts, dans les fossés et dans les haies, ils se présentoient au moment où on les croyoit éloignés. Dans le combat, ils s'avançoient en grosse masse; et bientôt se déployant à droite et à gauche, ils se précipitoient sans ordre et avec fureur sur nos bataillons et nos batteries.

Pour résister à ce choc impétueux, il auroit fallu des troupes aguerries ou des hommes dévoués à la défense de la liberté, comme les brigands l'étoient à celle du fanatisme. L'armée que nous avions à leur opposer comptoit beaucoup de ces hommes-là; mais ils étoient loin de former le plus grand nombre.

Après la prise de Thouars, les ennemis tournèrent leurs regards vers les côtes. Ils étoient déjà maîtres de Noirmoutier, et ils sentoient combien il leur importoit de conserver leurs possessions de ce côté, et même de les étendre, pour faciliter l'arrivée des secours que leur promettoit l'Angleterre. On ne peut pas douter qu'ils n'eussent des vues sur la Rochelle, et même qu'ils n'entretinssent des intelligences dans cette place importante. Mais avant de songer à cette entreprise, il falloit se rendre maître des Sables, où déjà ils avoient été repoussés. Ils se présentèrent de nouveau devant cette place et l'attaquèrent avec fureur; mais les braves Républicains qui la défendoient rendirent leurs efforts inutiles, et ils furent contraints de prendre la fuite avec une grande perte des leurs.

Cet avantage fut suivi d'un autre plus important, qui ne permit pas aux rebelles pendant quelque temps de continuer leurs progrès sur les bords de la Loire. Une division de l'armée des Côtes de Brest, à laquelle se réunit une partie de la garde nationale Nantaise, après avoir dégagé la ville de Nantes que les rebelles inquiétoient sans cesse, se porta sur Saint-Père, sous les ordres de Beysser, et s'en empara avec une bravoure digne de la cause de la liberté. Ces troupes marchèrent de là à Machecoul où elles délivrèrent un grand nombre de malheureuses victimes (1) que les brigands se dispoient à immoler à leur rage. L'isle Bouin, celle de Noirmoutier furent également enlevées aux rebelles et en peu de jours, ainsi que plusieurs autres postes moins importants. Ces différentes affaires se passèrent du 19 au 28 avril.

Cette armée étoit trop foible pour soutenir longtemps sa marche victorieuse : plus elle s'avançoit dans le pays ennemi, plus ses forces diminoient par les garnisons qu'elle étoit obligée de laisser dans les postes dont elle s'emparoit : elle fut bientôt contrainte de rentrer dans Nantes, et l'ennemi, quelque temps après, reprit une partie du terrain qu'il avoit perdu. Nous ne conservâmes que Machecoul et Noirmoutier.

Cependant les cris des amis de la liberté furent enfin entendus, et la France entière com-

(1) *Id.* : « Les scélérats avoient déjà égorgé, les jours précédens, huit à neuf cents individus, hommes, femmes et enfans, et leur avoient fait éprouver les plus horribles cruautés. »

mença à porter ses regards sur cette guerre, à laquelle on n'avoit donné jusques-là qu'une légère attention. On ordonna que des détachemens des armées du Nord et des Ardennes se dirigeoient sur la Vendée, après avoir été organisés. D'un autre côté, le danger de la patrie réveilla l'ardeur des citoyens de Paris, et toutes les sections de cette étonnante cité, formèrent à la hâte de nombreux bataillons pour combattre les rebelles; mais ces renforts étoient d'une nécessité urgente, et ils ne se rendirent à leur destination qu'à la fin du mois de Mai. Pendant qu'on les préparoit, on nous fit passer la légion germanique. Ce corps étoit rempli de contre-révolutionnaires, qui ne cachotent pas, même pendant la route, leur haine pour la République. La Convention en fut instruite, et elle nomma des commissaires pour en faire l'épuration. Tous leurs efforts n'ont pu guérir le mal; et une grande partie de cette légion n'en a pas moins trahi la liberté et déserté ses drapeaux pour ceux du fanatisme nobiliaire et religieux (1).

L'ennemi, toujours en haleine, redoubloit chaque jour de force et d'audace : le 16 mai, il marcha sur Fontenai. Chalbos fut instruit de ce mouvement; il sortit de Fontenai, dont la position étoit désavantageuse; il vint dans la plaine en devant de cette ville, et livra bataille aux rebelles. La supériorité du nombre fit un moment pencher la victoire de leur côté; mais une charge de cavalerie que fit à propos Chalbos, la leur arracha. Ils furent complètement mis en déroute et perdirent leurs bagages, leurs munitions et environ trente pièces de canon.

Nous eûmes à peine le temps de nous réjouir de cet avantage inespéré; les brigands ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Le 26 du même mois, ils attaquèrent l'armée de la République, dans la même position où elle avoit été victorieuse quelques jours auparavant. Cette fois, elle fut entièrement défaite; elle abandonna quarante pièces de canon et tous les bagages, et l'ennemi entra triomphant dans Fontenai, ville située dans le pays le plus fertile, et chef lieu du département de la Vendée. On a attribué la honte de cette journée à l'affoiblissement que l'armée avoit éprouvé par les troupes qu'il en avoit fallu tirer pour garnir plusieurs points importans que l'ennemi menaçoit, et à la lâcheté de la gendarmerie à cheval qui prit la fuite au premier feu, et culbuta une partie de l'infanterie pour s'ouvrir un passage (2).

L'armée vaincue se retira sur Niort, où elle se rallia.

Pendant que tout ceci se passoit, les autres divisions, affoiblies et découragées, se tenoient sur une timide défensive. Luçon avoit à peine assez de monde pour sa sûreté. La brave division des Sables étoit trop peu nombreuse pour obtenir des avantages décisifs; le drapeau blanc

(1) *Id.* : « Nous devons dire cependant qu'au milieu de tant d'hommes vendus à nos ennemis dans ce corps, il s'est trouvé d'excellens patriotes qui ont servi la République dans cette guerre avec le plus grand dévouement. »

(2) *Id.* : « Quelques gendarmes à cheval firent cependant leur devoir. L'un d'eux donna son cheval à notre collègue Garnier (de Saintes) qui étoit à pied, et qui couroit le plus grand danger. »

flottoit impunément aux portes de Nantes. La rive droite de la Loire étoit foiblement défendue par quelques gardes nationales du pays, dont la vigilance et le courage furent bien utiles dans ces circonstances critiques. Le poste important des ponts de Cé avoit à peine assez de monde, et il auroit été impossible d'en répondre sans le zèle infatigable de la garde nationale d'Angers, qui s'y portoit au moindre signal, et ôtoit aux rebelles, par sa bonne contenance, l'envie de l'attaquer. Saumur étoit sans garnison; Leygonnier occupoit la position de Doué, avec environ six mille gardes nationales du pays, mal armés et découragés : enfin Thouars étoit occupé par environ deux mille hommes qu'on avoit fait avancer de Chinon, pour mettre cette contrée à l'abri des incursions continuelles de l'ennemi.

Les rebelles, placés au centre du cercle que formoient nos forces, se portoit avec rapidité sur les points qui leur convenoient, et nos corps étoient toujours trop foibles pour résister séparément, et trop éloignés pour se prêter un mutuel secours.

Enfin arrivèrent les renforts depuis si longtemps demandés et depuis si longtemps attendus. Les bataillons de la formation d'Orléans et la légion du Nord, commandée par le général de brigade Westermann, furent rendus les premiers. La défaite que nous venions d'éprouver à Fontenai, avoit jeté l'épouvante au loin; et nos collègues, à Tours, jugèrent convenable de diriger la plus grande partie de ces forces sur Niort, que l'on craignoit à chaque instant de voir tomber au pouvoir de l'ennemi. Ils n'envoyèrent à Saumur que quatre bataillons, qui furent aussitôt placés dans les endroits les plus importants et les plus menacés de cette division.

Biron, nommé depuis six semaines général en chef de l'armée, vint enfin en prendre le commandement, et se rendit à Niort vers le milieu du mois de mai (1).

Le ministre de la guerre envoya à l'armée Ronsin, son adjoint, qui se fit accompagner par plusieurs bons patriotes destinés à parcourir les différentes divisions de l'armée, à ranimer l'esprit public et l'amour de la liberté parmi les soldats et les habitans des pays que nous occupions, à surveiller les administrations et les agens militaires.

Ces secours relevèrent de tous côtés le courage et la confiance. Nous résolûmes de tirer promptement parti de ces heureuses dispositions; et pour le faire avec succès, nous convînmes d'arrêter un plan d'opérations général et bien concerté.

Ronsin, accompagné de plusieurs patriotes, fit le tour du pays occupé par l'ennemi : ils levèrent tous les plans dont nous avons besoin; ils s'assurèrent en même temps des forces des rebelles, de leur position, de leurs moyens et de leurs mouvemens.

Nous n'entrerons point dans le détail de ce voyage intéressant, mais nous ne devons pas oublier ici que, sur le bruit seul que ces citoyens

étoient envoyés par les Jacobins de Paris, ils furent mal accueillis partout. A Nantes, ils furent insultés publiquement, et peu s'en fallut qu'on ne les arrêtât : enfin, ils éprouvèrent par eux-mêmes, dans cette course rapide, quels étoient les dangers de la République dans ces contrées, et combien étoit petit le nombre des amis qu'elle pouvoit y compter.

A leur retour, Ronsin et ses compagnons trouvèrent à Saumur le général Biron. Ils lui communiquèrent le résultat de leur examen, et lui proposèrent un plan d'attaque générale. Tout cela fut reçu très froidement et Biron se contenta, après les observations les plus étendues, de dire qu'il examineroit. Il partit le lendemain sans rien décider, sans voir l'armée et sans donner un seul ordre. Tout le monde remarqua cette étrange conduite.

Il arrivoit toujours de nouvelles troupes; déjà plusieurs bataillons de Paris marchoient sur Niort, et deux étoient arrivés à Saumur avec la compagnie franche des Pyrénées.

L'ennemi sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre et que sa destruction étoit assurée, s'il ne la prévenoit par un coup d'éclat. Il voyoit que l'armée, qui venoit de recevoir de nouveaux corps et à qui il en arrivoit à chaque instant, le trouvoit dans le travail de l'organisation; il voulut profiter de cet instant de foiblesse. Le 7 juin, il attaqua la division de Leygonnier, à Trémont et aux Verchers. Les avant-postes lâchèrent pied, et presque aussitôt l'armée imita ce funeste exemple. Quelques bataillons se conduisirent avec bravoure; mais ils ne purent tenir seuls : tout prit la fuite. Bientôt les rebelles s'emparèrent de Doué et poursuivirent nos troupes qu'il devint impossible de rallier devant lui : nous n'y parvînmes que sur les hauteurs de Bournan, à une demi-lieue de Saumur. La bonté de la position, et des batteries que nous fîmes jouer avec succès, déterminèrent les rebelles à la retraite.

L'armée bivouaqua dans les redoutes de Bournan, le 7 et le 8. On s'occupa sans délai à la réorganiser, et on remplaça le canon qu'elle avait perdu dans cette malheureuse journée.

Nous avions, à Thouars, environ trois mille hommes qui se trouvoient exposés dans cette place par la défaite de l'armée, et dont le secours nous étoit d'ailleurs absolument nécessaire. Les généraux envoyèrent, le jour même de la bataille, par plusieurs ordonnances, l'ordre au général Salomon, qui commandoit ce corps, de se rendre à Saumur. Les dispositions de son départ demandèrent quelques heures; il fut arrêté dans sa marche par les rebelles qui l'attaquèrent près de Montreuil. Salomon et sa troupe se défendirent avec la plus grande intrépidité; ils firent un carnage horrible des ennemis et effectuèrent leur retraite sur Thouars, dans le meilleur ordre, après avoir tué aux rebelles 1800 hommes; de-là ils se replièrent sur Niort. Ce renfort fut perdu pour Saumur, et cette perte eut les suites les plus funestes. Pour comble de malheur, un bataillon de Paris avoit été arrêté à Tours, par ordre de Carra qui lui avoit accordé un séjour, malgré notre collègue Tallien; et ce secours précieux fut encore perdu pour Saumur.

Saumur étoit ouvert de tous côtés; il n'avoit pour toute défense qu'une redoute et un retran-

(1) *Id.* : « Par quelle fatalité nomma-t-on pour général en chef d'une armée comme celle de la Vendée, ce ci-devant duc, que tous les patriotes avoient déjà jugé ? Sa conduite contre-révolutionnaire, dans cette guerre, a causé les plus grands maux. »

chement que les généraux avoient fait faire à l'entrée des fauxbourgs de Notre-Dame et de Nantilly, et les deux redoutes de Bournan; le château étoit alors à peine à l'abri d'un coup de main : il eût été imprudent d'attendre l'ennemi dans une pareille place. On prit le parti de garnir les postes les plus importants et de prendre position au dehors. On enveloppa toute la partie de la ville située sur la gauche de la Loire.

La droite de l'armée fut appuyée sur Saint-Florent, le centre occupa Bournan et la gauche les hauteurs en avant du château. C'étoit là le côté le plus foible de la place, on y mit les troupes les plus aguerries, et on y disposa des batteries.

L'armée, dans cette position, occupoit environ une demi-lieue. Elle n'étoit composée que de huit mille hommes. Une partie n'étoit pas encore remise de la défaite du 7, et l'autre n'avoit jamais vu le feu. Toutes ces circonstances n'étoient pas d'un bon augure. La nouvelle de la retraite forcée du corps de troupes commandé par Salomon, acheva de répandre l'abattement.

Il est bon d'observer que nous n'avions que deux généraux, et avec une pareille position, il en auroit fallu six. Santerre et Coustard arrivèrent le neuf après midi : on leur prêta des chevaux et ils prirent leurs rangs.

Le même jour, à deux heures après midi, l'ennemi se fit apercevoir sur plusieurs points, et paroissoit les menacer tous. Bientôt laissant des corps d'observation devant les autres, il se présenta en force sur les hauteurs qu'occupoit notre gauche, et commença son attaque. Il fut vigoureusement reçu par deux bataillons de la formation d'Orléans, par la gendarmerie à pied placée dans la redoute et le retranchement, et par toutes nos batteries. Le feu fut si vif et l'effet si terrible, qu'il recula précipitamment : notre infanterie s'avança en bon ordre; bientôt les rebelles se débandèrent et se mirent à fuir. Menou, qui commandoit de ce côté, envoya à toute bride chercher de la cavalerie qu'il avoit disposée pour charger l'ennemi rompu et achever de le mettre en déroute : une partie avoit déjà pris la fuite, et le reste refusa de marcher, sous prétexte que le terrain ne le permettoit pas.

Cependant l'ennemi, dont le nombre dans cet endroit seul étoit de plus de quinze mille hommes, s'apercevant qu'il n'avoit affaire qu'à peu de monde, se rassura; un corps de réserve rallia la colonne rompue, et elle revint à la charge.

Pendant ce temps, le général Menou, craignant d'engager trop loin la brave troupe qu'il commandoit, et que la cavalerie ne soutenoit pas, la faisoit replier en bon ordre pour reprendre sa première position, et y repousser de nouveau les brigands. Déjà le feu recommençoit avec le même avantage, lorsqu'on entendit crier : *sauvons-nous, nous sommes coupés*. Quelques tirailleurs ennemis qui s'étoient glissés par derrière, à la faveur des murs, avoient donné lieu à ce bruit dont des scélérats profitèrent. A ce cri, le désordre se met dans les rangs, et une terreur panique s'empare de tous les esprits; tous les efforts pour rassurer les troupes et les ramener au combat furent impuissans; la déroute de ce côté devint générale. L'ennemi fut maître en peu d'instans des retranchemens et d'une partie de nos batteries, la communication avec les

autres colonnes étoit rompue; il fallut songer à la retraite (1).

Pendant que ceci se passoit à notre gauche, le centre et la droite demeuroient immobiles. Le général Coustard, qui commandoit le centre, voyant que le feu de nos batteries diminuoit, voulut se porter de ce côté avec sa colonne, mais on refusa de marcher. Il insiste et parvint un moment à se faire entendre. On lui promit de marcher, pourvu que la cavalerie prit la tête. Tandis qu'on discutoit ainsi l'obéissance, l'ennemi qui sentoit combien ce mouvement pouvoit lui nuire, avoit placé sur la chaussée deux pièces en batterie pour fermer le passage. Le général commande à la cavalerie d'enlever cette batterie, et à l'infanterie de la suivre. *Où nous envoyez-vous*, lui dit tout bas, le commandant de la cavalerie ? *A la mort*, répondit le général, *mais le salut de la République l'exige. En avant, marche*, dit, ce brave officier, en se mettant à la tête de la troupe. La batterie fut emportée, mais l'infanterie refusa encore de marcher, et ces intrépides cavaliers périrent tous à l'exception de sept à huit. Le commandant fut de ce nombre (2).

Le général Coustard, après cette inutile tentative, fit la retraite, et la droite prit le même parti.

L'ennemi entra dans la place sans résistance. Quelques troupes s'étoient jetées dans le château, où on avoit placé à l'avance des provisions de guerre et de bouche pour plusieurs jours. Elles firent d'abord bonne contenance. Mais le lendemain au matin elles se rendirent prisonnières de guerre (3).

Chacun fit sa retraite par la route qui se présenta la première. Nous dirigeâmes la nôtre sur Tours, avec une grande partie de notre artillerie, de nos munitions et de nos bagages, et quelque cavalerie.

Nous perdîmes du monde dans cette fatale journée. Mais l'ennemi y laissa plus de deux mille hommes de son propre aveu.

Il nous a paru que dans cette affaire, les mesures militaires avoient été prises aussi bien que les circonstances le permettoient. Mais on ne mit pas assez d'ordre dans les mesures d'évacuation; et l'ennemi y gagna quantité d'objets qu'on auroit pu lui soustraire et conserver à la République, avec plus de précautions et de diligences.

(1) *Id.* : « Dans cette retraite, notre collègue Bourbotte eut son cheval tué sous lui. L'embarras étoit extrême et le péril pressant. Marceau, aujourd'hui général à l'armée de l'Ouest, et alors officier dans la légion Germanique, mit pied à terre et lui dit : citoyen, montez sur mon cheval; il vaut cent fois mieux qu'un soldat comme moi soit fait prisonnier, qu'un représentant du peuple. La Convention nationale n'a pas laissé sans récompense cette conduite républicaine. »

(2) *Id.* : « Cet officier, aussi modeste que brave, est couvert de blessures. Il étoit alors lieutenant de la légion germanique, et maintenant chef d'escadron au 11^e régiment de hussards : il se nomme Veissen. »

(3) *Id.* : « On a attribué cette foible résistance de la garnison du château aux habitans de Saumur qui en formoient une partie, et dont l'ennemi menaçoit de brûler les maisons et d'égorger les femmes et les enfans. Mais nous pensons que le découragement, produit par la défaite de la veille, y eut la meilleure part. »

Il paroît que les rebelles s'étoient pratiqué des intelligences dans la place : on a la certitude que plusieurs d'entre eux s'y étoient introduits avant l'attaque; au moment même où elle commença, un nommé François encloua trois pièces de canon, et les prisons furent ouvertes par d'autres traîtres. Enfin, lors de la retraite, l'inspecteur des remontes Lebrun livra aux brigands la plus grande partie de nos chevaux. La guilotine a fait justice de ces deux scélérats.

La prise de Saumur étoit pour l'ennemi d'un avantage immensc. Indépendamment des magasins qu'il y trouva et qu'on n'avoit pu évacuer qu'en partie, cette place lui livroit un passage important sur la Loire, lui donnoit des communications avec les départemens de la Mayenne et de la Sarthe remplis de malveillans et de traîtres, et lui offroit des ressources immenses pour ses approvisionnement de tout genre. Par là notre ligne de défense se trouvoit rompue, nos communications avec Angers et Nantes interceptées, et la navigation de la Loire nous étoit entièrement interdite. L'armée divisée sur divers points éloignés les uns des autres, laissoit sans défense les départemens d'Indre-et-Loire et de la Vienne, et l'ennemi pouvoit avec sécurité étendre ses ravages et ses funestes opinions dans toutes ces parties. La consternation et l'épouvante se répandirent de tous les côtés, et glacèrent tous les esprits. Presque tous les habitans de ces contrées commencèrent à désespérer de la chose publique. Nous nous occupâmes sans relâche des moyens de la sauver d'un si grand danger.

Il ne nous restoit plus de ressources et de moyens de ce côté que sur deux points, Niort et Angers. La division de Niort étoit alors de vingt mille hommes au moins, parmi lesquels on en comptoit douze mille de troupes aguerries. Il y avoit à Angers et aux Ponts de Cé environ sept mille hommes, sans compter la garde nationale de cette ville.

Notre première opération fut d'envoyer à Niort un de nos collègues pour faire part à Biron de notre déplorable situation, et l'engager à faire avec son armée un mouvement qui arrêât l'ennemi, l'empêchât de pousser ses avantages, et facilitât le ralliement de nos troupes. Un autre fut chargé d'aller à Angers et d'y porter l'ordre de défendre les ponts de Cé et l'accès de la ville, et en cas d'échec, de se retirer sur Tours par la Flèche.

Enfin un troisième se rendit à Paris pour annoncer au Comité de Salut public les malheurs que nous venions d'éprouver et les dangers qui menaçoient la République. Aucune de ces mesures ne réussit.

Paris venoit d'être le théâtre d'une grande et heureuse révolution, d'un mouvement régénérateur qui fut aussitôt partagé par la France entière. Le peuple, dans les journées des 31 mai, 1^{er} et 2 juin, avoit enfin obtenu justice de ces hommes qui vouloient faire rétrograder la Révolution; qui, ligués pour nous ramener à la tyrannie, avoient corrompu l'esprit public et peint partout les patriotes comme des scélérats dignes de l'exécration générale. Plusieurs d'entr'eux, échappés à la surveillance publique, s'étoient répandus sur divers points et avoient appelé autour d'eux leurs complices et les partisans de leur affreux système. Déjà le Midi étoit en feu, et le Calvados, aidé des malveillans de tous

les départemens voisins, préparoit avec Wimpfen, au nom de ces mandataires infidèles, une seconde guerre civile. Les satellites des despotes, à la faveur de tant de trahisons, pressoient vivement nos frontières du Nord et du Rhin, et l'Espagnol étoit aux portes de Perpignan.

Le Comité de Salut public, dans un pareil état de choses, ne put nous donner que de foibles secours. Il voyoit d'ailleurs de grandes ressources dans ce qui nous restoit, s'il étoit bien employé; mais elles devinrent nulles par la trahison d'un côté, et de l'autre par le défaut de courage et d'intelligence.

A la première nouvelle de la prise de Saumur, la frayeur s'empara de tous les esprits dans la ville d'Angers et dans la division qui s'y trouvoit : on assembla un conseil de guerre où assistèrent les autorités constituées, malgré les représentations de quelques braves gens qui vouloient qu'on s'y défendît. Cette résolution fut presque aussitôt exécutée qu'arrêtée, et on partit dans le plus grand désordre et en abandonnant une grande quantité de munitions et d'approvisionnement. Ce premier mal fut réparé par le courage du citoyen Drouet, directeur de l'arsenal, qui resta presque seul pour faire évacuer les magasins, et qui y parvint avec des peines infinies. Une partie de la garde nationale quitta ses foyers qui alloient devenir la proie de l'ennemi, et suivit l'armée. La terreur étoit telle qu'on prit la route de Laval, et qu'on fit plus de cinquante lieues pour gagner Tours, lieu du rendez-vous général, qui n'en étoit qu'à vingt-sept.

Notre collègue apprit en chemin ces tristes nouvelles : les ordres dont il étoit chargé étoient devenus sans objet; il se rendit à Château-Gontier pour remettre l'ordre dans ce corps d'armée.

Pendant que cela se passoit, un autre de nos collègues, arrivé à Niort, instruisoit Biron de nos désastres et insistoit sur la nécessité de donner du mouvement aux forces imposantes qui s'y trouvoient. Il revint avec des promesses dont nous attendîmes en vain l'exécution : elles ne furent suivies d'aucun effet; et il ne nous resta que nos propres moyens. Ils se bornoient à bien peu de choses; nous n'avions pas alors plus de quinze cents hommes d'infanterie, et deux cents de cavalerie.

L'ennemi, après avoir passé quelque temps à Saumur à célébrer ses victoires, se porta sur Angers et s'en empara huit jours après son évacuation.

Cependant l'audace des contre-révolutionnaires et des fédéralistes étoit à son comble dans ces contrées. Les succès des rebelles leur faisoient croire que la perte de la République étoit assurée; ils ne gardoient plus aucune mesure. Des brigands faisoient publiquement à Tours des cocardes blanches et se dispoient à recevoir l'armée catholique et royale. Nous proclamâmes nous-mêmes dans les rues, avec les autorités constituées, la peine de mort contre tous ceux qui se permettroient les moindres discours et les moindres actions tendantes à favoriser les rebelles. Nous établîmes de suite une commission militaire; enfin nous dîmes au peuple tout ce que pouvoit nous suggérer le désir ardent de sauver la patrie; et si nous ne parvinmes pas à lui donner toute l'énergie que nous lui désirions, au moins nous en imposâmes aux traîtres et nous les forçâmes à se cacher.

Dans tous les départemens voisins on recrutait publiquement pour le Calvados et on incarcérait les patriotes (1). A Poitiers, on convoquoit les suppléans à Bourges; à Angers, on distribuait avec profusion une proclamation de quatre députés du département de Maine et Loire (2), contre les événemens du 31 mai et du 2 juin; à Niort on vantoit jusques dans la société populaire les avantages du fédéralisme, en présence des représentans du peuple. Un représentant du peuple (3) lui-même a prêché publiquement cet infâme système. Aux Sables, deux bataillons de Bordeaux (4) abandonnoient les drapeaux de la liberté, sans ordre, et retournoient dans cette ville, prête à arborer l'étendard de la révolte. Nantes n'était pas dans de meilleures dispositions et en donna bientôt après des preuves. A Laval, on ordonnoit une levée d'hommes pour l'armée de Wimpfen; au Mans, on insultoit par des proclamations aux meilleurs amis de la liberté; enfin de tous les côtés on conspirait la perte de la patrie, au milieu du plus grand danger qu'elle eut encore couru.

La liberté française est sortie victorieuse de cette grande crise, et ses ennemis ont pu se convaincre par eux-mêmes qu'elle ne pouvoit pas périr.

Dans cette situation cruelle des affaires de la République nous ne perdions ni l'espérance, ni le courage; nous faisons couper la tête aux conspirateurs et aux traîtres, et nous travaillions à réorganiser l'armée. Ronsin donna dans cette circonstance les plus grandes preuves de zèle et d'intelligence: il nous fut du plus grand secours, et parvint en peu de temps à former une armée respectable avec des troupes battues et fugitives.

Nous suivions avec inquiétude les mouvemens de l'ennemi; nous avions tout à craindre de sa force et de son audace. Les dispositions où se trouvoient les esprits autour de nous, contribuoient encore à nous effrayer. Il parut un moment vouloir se porter sur Tours; il s'avança jusqu'à Chinon, mais il n'y resta pas longtemps; il rentra à Saumur, et ce mouvement resta sans suite.

Les chefs de l'armée catholique tinrent un grand conseil de guerre à Saumur; on y discuta les moyens de tirer le plus grand avantage des succès inespérés qu'ils venoient d'obtenir. Ils ne furent point d'accord entre eux: les uns vouloient marcher sur Tours, et appeler de-là à la révolte tous les pays situés sur la droite et sur la gauche de la Loire; d'autres étoient d'avis de se fortifier à Angers et à Saumur, et de se porter de-là sur Niort pour se débarrasser de toute inquiétude en battant cette division; enfin d'autres opinoient pour aller attaquer Nantes, où ils

(1) *Id.*: « Nous avons été obligés plus d'une fois d'arracher aux fers et de soustraire à la mort des commissaires du conseil exécutif qu'on traitoit d'incendiaires, parce qu'ils cherchoient à donner au peuple l'énergie révolutionnaire, que l'on travailloit partout à comprimer. »

(2) *Id.*: « Revellière-Lépeaux, Pilastre, Leclerc, et Lemaignan. »

(3) *Id.*: « Carra. »

(4) *Id.*: « On a prétendu que ce n'étoit pas le motif du départ de ces bataillons, que c'étoient des pères de famille que leurs affaires rappeloient chez eux. Qu'on rapproche les circonstances et on appréciera cette apologie. »

avoient des intelligences: rien ne fut décidé dans cette assemblée.

D'un autre côté, les paysans commençoient à se rebuter de tant de fatigues, dont leurs chefs seuls tiroient tout le fruit. Le carnage horrible qu'ils avoient essuyé à Montreuil et à Saumur les avoit découragés; ils murmuroient tout haut, et désertoient en foule. Il falloit pour les contenir tout l'éloquence et tout l'ascendant de leurs prêtres. Les généraux des rebelles se virent forcés d'agir promptement pour ne pas perdre tout le fruit de leur victoire, et ils résolurent d'attaquer Nantes. A cet effet une partie de l'armée rentra dans le pays pour faire tête aux troupes de la République, qui pouvoient faire par-là quelques mouvemens, et l'autre se dirigea sur Angers.

L'armée de la République réunie à Tours se montoit alors à dix-huit mille hommes; elle étoit bien organisée et munie d'une nombreuse artillerie, d'effets de campement, et de tout ce qui lui étoit nécessaire pour entrer en activité; elle n'attendoit plus pour partir que les ordres demandés à Biron: ils n'arrivèrent point.

Les instans étoient précieux; l'ennemi n'avoit plus à Saumur que très peu de force: il ne falloit pas lui donner le temps de se renforcer; il en auroit nécessairement alors coûté du monde pour s'emparer de ce poste important. Nous primes sur nous de faire marcher l'armée sur cette ville où elle devoit attendre de nouveaux ordres, et nous en donnâmes avis au général.

Le 25 juin nos troupes entrèrent dans Saumur, d'où elles chassèrent ce que l'ennemi y avoit laissé. Quelques jours après elles marchèrent sur Angers, que les rebelles avoient évacué pour se porter sur Nantes.

Nous fîmes rechercher dans ces deux villes ceux qui avoient favorisé et accueilli les rebelles, et nous les avons livrés aux tribunaux qui en ont fait justice. Nous établîmes une commission militaire pour juger les coupables, et nous nous occupâmes à ranimer dans ces pays l'esprit public déjà corrompu par les manœuvres des fédéralistes, et que tant de malheurs avoient achevé d'éteindre (1).

Tandis que nous nous occupions de tous ces soins et de tous ces travaux, l'armée, que les chaleurs excessives avoient beaucoup fatiguée pendant une marche de vingt-huit lieues, se dispoit à continuer sa route pour secourir Nantes; lorsque nous apprîmes que l'ennemi en avoit été vigoureusement repoussé par une division de l'armée des Côtes de Brest aux ordres du général Beysser, et qu'il avoit abandonné son entreprise après avoir laissé un très-grand nombre des siens sur la place. Cette affaire mémorable eut lieu le 29 juin.

Pendant que le gros de l'armée catholique attaquoit Nantes, d'autres colonnes étoient chargées de nous donner le change et de nous tenir en échec. Dans cette vue, et pour détourner notre attention et nos forces, une colonne de dix mille rebelles attaqua Luçon le 28 juin. La brave garnison de cette place la reçut vigoureusement et la repoussa avec perte, quoique Sandos, qui la commandoit, eût battu en retraite au commen-

(1) *Id.*: « Ronsin, Parrein, Lachevardière, Mororo et une foule d'autres patriotes continuèrent de signaler leur amour pour la liberté par leurs discours et leurs écrits. »

gement du combat avec un bataillon. Le succès de cette journée fut dû en partie au courage du brave Lecomte, commandant du bataillon le Vengeur.

Nous fûmes instruits bientôt après que Biron, après une inaction trop longue pour n'être pas le résultat d'une conspiration contre la République, venoit enfin de donner ordre à son avant-garde de marcher contre les brigands, sous le commandement de Westermann. Celui-ci fit un mouvement sur Parthenay, dont il s'empara avec environ trois mille hommes. Deux jours après il eut un nouvel avantage à Bressuire, et s'en rendit maître; enfin il prit Châtillon après un combat très-vif. Il ne conserva pas long-temps cet avantage; et l'imprudence qu'il avoit commise en s'avançant dans le pays révolté, à vingt lieues de l'armée, sans se faire soutenir, eut des suites bien cruelles. Le 5 juillet il fut attaqué dans Châtillon, et sa petite armée fut taillée en pièces et perdit toute son artillerie. Westermann fut hautement accusé de trahison pour cette affaire: un tribunal militaire convoqué à Niort a acquitté Westermann (1).

Cet échec, dont nous fûmes bientôt instruits, ne fit que nous déterminer à redoubler de diligence pour le réparer. Nous espérions bien qu'en concertant une attaque générale avec les forces réunies à Angers et à Niort, nous parviendrions à punir les brigands de leur audace et à nous venger de tant de défaites. Biron vint à Angers visiter l'armée. Nous devons croire qu'il nous apportoit un plan d'attaque, et qu'il alloit prendre le commandement: il ne fit ni l'un ni l'autre; et quelques jours après son arrivée il repartit

(1) *Id.*: « Westermann, dans un écrit qu'il vient de publier, et où il rend compte de sa campagne de la Vendée, dit que Biron lui avoit donné ordre de marcher à la défense de Nantes, assiégée, suivant lui, par quarante mille hommes. Il y a sans doute ici une erreur de la part du général Westermann. En effet, si Biron avoit donné l'ordre à ce général de marcher au secours de Nantes avec 2.500 hommes, quand cette ville étoit entourée par environ 40.000 hommes, et de traverser à cet effet plus de quarante lieues de pays ennemi, ce seroit un crime de plus à lui imputer, et Westermann lui-même seroit un traître d'avoir obéi, et d'avoir conduit à une boucherie inévitable les soldats de la République. Disons la vérité; Westermann a voulu se donner la gloire d'avoir contribué à délivrer Nantes; il le dit même formellement. Mais malheureusement, pour le succès de ce petit mouvement de vanité, il n'a pas consulté les dates. C'est le 29 juin que les brigands ont été repoussés de devant cette ville, et ce n'est que le premier juillet qu'il est parti de Parthenay, qui en est à quarante lieues, pour chercher l'ennemi. Les véritables républicains parlent modestement de leurs services et ils ne les exagèrent jamais.

Westermann dit deux ou trois fois qu'il *attendoit les forces de Saumur, que les forces de Saumur n'arrivoient point*. Westermann n'attendoit point de forces de Saumur. Il savoit bien que le général en chef n'avoit point donné et ne pouvoit pas avoir donné l'ordre à ces troupes de l'aller joindre. D'abord l'armée entière n'a été rendue que le 10 juillet à Saumur; ensuite il eût été bien étrange que pour secourir Nantes, les troupes de Saumur, qui n'avoient pour s'y rendre que trente lieues par la rive droite de la Loire, sans aucune espèce d'obstacle, eussent reçu l'ordre de faire, par Châtillon, un circuit de cinquante lieues au moins, à travers le pays ennemi, sans communications et sans retraite: Westermann a placé là *Saumur* pour être à l'unisson avec Philippeaux. »

pour Niort sans avoir rien fait. Ce fut en quelque sorte malgré lui, qu'on arrêta dans un conseil de guerre que l'armée entroit par les Ponts de Cé, dans le pays des rebelles, et que la division de l'armée des Côtes de Brest, stationnée à Ancenis, se tiendrait prête à passer la Loire au premier signal. Il étoit évident pour nous que ce général trahissoit la République: nous le dénonçâmes au comité de salut public, de concert avec Ron-sin et les autres agens du conseil exécutif; il fut rappelé, et bientôt après arrêté: il a subi depuis le châtement dû aux traîtres.

Il se passoit alors à Nantes des événemens bien affligeans pour les amis de la liberté; cette ville souilloit par un grand crime la gloire qu'elle s'étoit acquise peu de jours auparavant. L'armée en étoit sortie pour se porter à Ancenis, et nos collègues Merlin de Douai et Gillet l'avoient accompagnée. Le 5 juillet les autorités constituées et le général Beysser prirent un arrêté par lequel ils déclarèrent que la ville de Nantes ne reconnoissoit plus la Convention ni ses décrets, et ils arborèrent ouvertement l'étendard de la révolte. On essaya de corrompre l'armée, mais on n'en put venir à bout; également brave et républicaine, elle resta fidèle à la cause de la liberté. On retint à Nantes l'argent, les vivres et les munitions qui lui étoient destinés. Au premier avis que nous en reçûmes, nous lui en fîmes passer d'Angers, et rien ne lui manqua. Heureusement l'erreur des sans-culottes de Nantes ne fut pas de longue durée; ils s'aperçurent au bout de quelques jours que leurs administrateurs les trompoient, et une insurrection leur en fit raison; ils les forcèrent de rétracter l'arrêté qui les constituoit en révolte contre la République et en guerre contre leurs frères.

Pendant notre armée étoit entrée dans le pays des rebelles, et pénétoit sans presque rencontrer d'obstacles au milieu de leurs repaires; mais ceux-ci ne tardèrent pas à se montrer en grand nombre.

Tranquilles sur tous les autres points où on se tenoit sur la défensive, ils vinrent au devant de notre armée avec leurs principales forces, et se bornèrent à faire devant les divisions de Niort et de Luçon, des mouvemens pour les tenir en alerte, et redoubler la crainte qu'elles paroissent avoir d'être à chaque instant attaquées.

L'armée présentoit les meilleurs dispositions, et nous espérions de grands succès de cette nouvelle tentative. Le 15 juillet, l'ennemi vint nous attaquer à Flines. L'action fut chaude et bien soutenue; toutes les troupes firent parfaitement leur devoir, et nous demeurâmes maîtres du champ de bataille. Notre collègue Bourbotte fut blessé à cette affaire. On continua d'avancer, et on se porta sur Vihiers. Le 17, les rebelles essayèrent de nous en repousser. Ils furent battus après un combat de quatre heures. La nuit qui survint, empêcha de tirer de ce second avantage tout le parti qui devoit en résulter. On ne put se livrer à la poursuite d'un ennemi, qui connoissoit parfaitement ce pays difficile, et qui pouvoit partout nous surprendre. Menou, qui commandoit l'avant-garde, reçut dans cette journée un coup de fusil au travers du corps, qui fit long-temps craindre pour sa vie.

Nous avions affaire à des hommes qui ne con-

noissoient point le repos. Malgré deux défaites consécutives, ils se présentèrent de nouveau au combat le 18 à deux heures après midi. La canonnade fut vive de part et d'autre, mais notre avant-garde trop pressée par l'ennemi, s'étant repliée sur le corps de l'armée, ce mouvement jeta par-tout l'effroi et devint le signal d'une déroute générale. On ne tira pas un coup de fusil, et tous les bataillons se débandèrent, et prirent la fuite. On fit pour les rallier des efforts inutiles. Bourbotte eut un cheval tué sous lui, et faillit plusieurs fois tomber entre les mains des rebelles.

Nous perdîmes dans cette déroute la plus grande partie de notre artillerie et de nos effets de campement, et l'ennemi nous fit un très grand nombre de prisonniers.

Il paroît sans doute étrange que des troupes qui avoient deux fois battu l'ennemi dans l'espace de trois jours, aient ainsi honteusement lâché pied sans combattre. Mais il faut considérer que dans les affaires qui avoient précédé, l'avant-garde formée des troupes aguerries, avoit presque tout fait; et que le corps d'armée étoit entièrement composé de bataillons de nouvelle levée, qui n'avoient jamais vu le feu, et dont la plupart ne savoient pas manœuvrer. Il faut observer encore que depuis plusieurs jours, l'armée sans cesse harcelée par les brigands, n'avoit pris aucun repos, et qu'elle étoit excédée de besoins et de fatigues : enfin, un accident arrivé la veille et produit par la trahison, avoit laissé dans tous les esprits une impression de crainte et de terreur : trois caissons chargés de gargousses, sautèrent au milieu du parc, et firent un horrible ravage.

Quoi qu'il en soit, cette déroute n'eut pas pour nous des suites aussi funestes que celles que nous avons lieu d'appréhender. On seroit tenté de croire que les brigands n'en ont pas connu toute l'étendue, puisqu'ils n'en ont tiré presque aucun avantage militaire.

On rallia l'armée à Chinon, en arrière de Saumur (1), et nous nous portâmes à Tours, pour être plus à portée de pourvoir à tous ses besoins.

Cette expédition manqua, comme toutes les autres, parce qu'elle étoit partielle et qu'aucun autre mouvement ne la seconda.

Cependant Biron n'étoit point encore remplacé, et il importoit que l'armée eût un chef qui mît de l'ensemble dans ses mouvemens et fit cesser l'anarchie militaire dont elle avoit tant de fois éprouvé le funeste effet, Rossignol fut nommé général en chef.

Ce général, qu'on a peint à l'opinion publique avec les plus affreuses couleurs, étoit connu à l'armée sous des rapports bien différens. Il avoit la réputation d'un bon officier et d'un excellent patriote. Il est vrai qu'il n'étoit aimé ni de Biron, ni de Westermann, ni de ceux dont ces généraux étoient entourés. Ils étoient même parvenus à le faire arrêter (2), et ils alloient lui

(1) *Id.* : « L'épouvante étoit si grande parmi les troupes, qu'on ne put jamais les retenir à Saumur, quoiqu'éloigné de huit grandes lieues du champ de bataille. Cependant le dixième Bataillon de Paris et le 72^e régiment se jetèrent dans le château, et jurèrent de le défendre jusqu'à la mort. »

(2) *Id.* : « J'ai fait arrêter le citoyen Rossignol, écrivoit Westermann à Biron, de Saint-

faire son procès à Niort, comme à un désorganisateur, si l'intervention des représentans du peuple n'en eût empêché (1). Il étoit accusé d'avoir manifesté avec chaleur sa haine pour les nobles et les intrigans; et cette accusation étoit faite pour lui concilier l'estime et la confiance de tous les patriotes, quand sa conduite, dans la révolution, ne les lui auroit pas méritées.

Dès que Rossignol fut rendu à Saumur, il travailla à réorganiser l'armée, et fit venir dans cette ville les troupes qui étoient à Chinon et qui ne pouvoient servir qu'à rassurer le département d'Indre-et-Loire, et non pas à exterminer les rebelles : il se contenta d'y laisser quinze cents hommes environ, sous les ordres du général Rey. Il fit fortifier Saumur qui fut bientôt dans un état respectable, et distribua ses forces de manière à empêcher l'ennemi de tirer avantage de la victoire du 18. Enfin ce fut de ce moment seulement que tout reprit de la vigueur et de l'activité.

Tandis qu'on faisoit à Saumur toutes ces dispositions, et que l'on prenoit des mesures pour se préparer à une attaque générale, on se livroit sur d'autres points à des expéditions partielles, qui, même dans leur plus grand succès, ne pouvoient produire aucun effet bien sensible, et qui faisoient nécessairement beaucoup de mal, en morcelant nos forces et en les épuisant en détail. Mais dans cette armée, qui, depuis Berruyer, n'avoit point eu véritablement de général en chef, on ne connoissoit point l'ensemble. Chaque général agissoit à son gré, sur le point où il se trouvoit, et ne donnoit pas même avis de ses mouvemens aux colonnes qui l'environnoient. On eût dit qu'il craignoit de faire partager à d'autres les victoires qu'il se promettoit de remporter. C'étoit l'ambition qui dirigeoit ces opérations, et non pas l'amour de la patrie (2).

Tuncq, chargé du commandement de la division de Luçon, ne voulut pas rester à attendre les ordres d'un chef : il attaqua Saint-Philibert

Maixent, le 19 juin, et je le fais conduire à Niort pour son procès lui être fait. »

(1) *Id.* : « Rossignol étoit perdu si nous ne l'eussions arraché aux vengeances de Westermann et de Biron. « Quant à Rossignol, écrivoit Biron à Westermann, le 30 juin, si vous ne l'avez pas fait partir, il n'y auroit pas de mal de lui faire dire qu'on a contre lui toutes les preuves qui peuvent le convaincre d'être un désorganisateur de profession, et qu'une fois entre les mains du tribunal militaire, il ne dépendra plus de per-
« sonne de le sauver : que le seul moyen de se
« tirer d'affaire est de faire connoître ses com-
« plices.... Ayez attention de n'amener avec vous
« aucuns des témoins qu'il faut faire venir à Niort
« pour l'instruction de ce procès, qu'il faut suivre
« le plus légalement et le plus expéditivement
« possible ».

Ce système de persécution des patriotes ne se bornoit pas à Rossignol. Le même Biron, qui avoit surpris le comité de salut public, écrivoit en confiance à Westermann, le premier juillet, « j'ai reçu
« une lettre très-satisfaisante du comité de salut
« public, qui me débarrasse de Ronsin et de ses
« adjoints ». Ces pièces ont été produites lors du procès de Biron. »

(2) *Id.* : « Le général Rossignol a réprimé avec sévérité, dans quelques généraux, ces mouvemens désordonnés qui rendoient impossibles les grandes opérations. C'est ce que Philippeaux appelle avoir arrêté des hommes qui vouloient détruire la Vendée. »

et le Pont-Charron, et s'en empara. Quelques jours après, son armée fut attaquée par les rebelles et elle les repoussa, malgré la supériorité du nombre (1).

Les avantages de cette expédition se réduisirent à peu de choses, et ne compensèrent pas les pertes et les dépenses qu'elle entraîna.

Dans le même temps, les rebelles employèrent avec bien plus d'étendue leurs forces et leurs moyens. Tandis qu'un de leurs corps d'armée harceloit la division de Tuncq, s'opposoit à ses progrès et lui livroit combat presque tous les jours, un autre inquiétoit les Sables, et forçoit cette garnison à des mesures de défense; un rassemblement plus considérable retenoit dans Niort, par la crainte journalière d'une grande attaque, la partie la plus importante de notre armée. D'autres troupes ravageoient les plaines de Fontenai, venoient souvent jusques dans Thouars, et portoient au loin l'épouvante par leur audace. Enfin une forte colonne prenoit position à Doué, et paroissoit menacer Saumur, pendant qu'une autre avoit des desseins réels sur les Ponts-de-Cé, dont elle s'approchoit (2).

Tous ces mouvemens avoient pour objet principal de couvrir les travaux de la récolte, auxquels les révoltés se livroient dans l'intérieur du pays, le fusil à côté d'eux.

Le 26 juillet, les ennemis assaillirent les roches d'Erigné, en avant des Ponts-de-Cé : ils n'éprouvèrent qu'une légère résistance. Les troupes qui défendoient ce poste, prirent la fuite après quelques coups de fusil et quelques volées de canon. On essaya de les rallier en avant des Ponts-de-Cé; on n'y put parvenir, et elles continuèrent de fuir jusqu'à Angers; un grand nombre se jeta dans la Loire, et environ deux cents hommes se noyèrent : l'ennemi les poursuivait jusqu'à une demi-lieue d'Angers, où quelques gardes nationales de cette ville le forcèrent à rétrograder. La crainte d'être surpris dans la nuit, aux Ponts-de-Cé, ou d'y être attaqué le lendemain de vive force, le détermina à couper les ponts et à prendre position de l'autre côté de la Loire, les troupes de la République, un peu rassurées, prirent poste sur la rive opposée.

Le 28, les brigands passèrent la Loire, rentrèrent dans les Ponts-de-Cé, nous poussèrent au-delà et s'emparèrent du château. La situation d'Angers devint alors très-critique. Cette ville n'avoit pour toute défense que les troupes qui, pendant ces trois jours, avoient si mal tenu tête aux ennemis. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour la sauver, et elle ne pouvoit l'être que par un coup d'audace.

Quelques braves, qui sentoient toute la grandeur du péril, conçurent le projet de chasser les brigands des Ponts-de-Cé. Leur énergie se com-

munique dans tous les rangs, et l'attaque fut résolue. Elle s'exécuta le jour même, à 5 heures du soir. On s'y porta de toutes parts avec la plus grande valeur (1). L'ennemi fut chassé de vive force et au pas de charge, et fût contraint de fuir jusqu'au-delà des derniers postes de cette précieuse position. On fit sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires pour s'y maintenir, et nous en sommes depuis toujours restés les maîtres (2).

Ce succès rendit les brigands plus circonspects sur ce point, et donna le temps d'y faire passer des forces et d'organiser les citoyens des cantons voisins, qui, au premier appel, s'étoient rendus en foule à Angers pour la défendre.

On continuoît à Saumur de rétablir l'ordre et d'organiser l'armée : mais on sentit que, pour réussir enfin à vaincre et à détruire la révolte de la Vendée, il falloit que toutes les opérations des différentes armées fussent concertées et émanassent d'un centre commun. On jugea que, dans l'état où nous nous trouvions, nous n'avions rien de mieux à faire, que de nous maintenir devant l'ennemi dans une bonne position, et d'attendre, sans rien entreprendre d'important, les nouveaux renforts que le gouvernement nous faisoit passer.

L'ennemi prit cette immobilité momentanée pour de l'impuissance, et il résolut d'en profiter. Il fortifia la colonne qu'il avoit à Doué et menaça sérieusement Saumur. Le 4 août, il dirigea sa marche sur cette ville. Nous en fûmes instruits, et nous nous tinmes prêts à le recevoir. Nous fîmes sortir notre cavalerie qui rencontra celle des brigands, et lui fit tourner le dos. Ils rentrèrent aussitôt dans Doué, sans doute pour concerter une attaque plus sérieuse. Nous ne leur en donnâmes pas le temps.

Les généraux Rossignol, Ronsin et Santerre convinrent, dès le soir même, d'aller le lendemain surprendre l'ennemi à Doué, à la petite pointe du jour. Ronsin partit dans la nuit avec environ trois mille hommes d'infanterie et quatre cents hussards. On plaça un poste intermédiaire sur la route, aux ordres de Santerre, pour soutenir l'attaque s'il étoit nécessaire, et le reste de l'armée se tint prêt à marcher pour protéger la retraite en cas d'échec. Tout nous réussit au-delà de notre espérance. L'ennemi nous vit sur lui au moment où il nous croyoit dans les plus vives inquiétudes. Il fut complètement mis en déroute, et laissa sur le champ de bataille cinq à six cents hommes. Il ne sauva son artillerie

(1) *Id.* : « La garde nationale d'Angers, qui ignoroit le projet d'attaque, presque aussitôt exécuté que conçu, se porta au lieu du combat au premier bruit du canon, et eut beaucoup de part au succès.

Les soldats de la République, ne trouvant pas que les barques vinsent assez promptement et en assez grand nombre, se jetèrent dans la Loire pour charger l'ennemi.

Les bataillons de Jemappes et huitième de Paris firent des prodiges de valeur. »

(2) *Id.* : « Philippeaux, dans une lettre à la Convention nationale, qui fut insérée au bulletin et dans tous les journaux, s'attribua exclusivement tout l'honneur de cette journée. Philippeaux, pendant le combat, dinoit à Angers chez le général Duhoux, et il acquéroit tant de gloire sans fatigue et sans dangers. L'adjutant général Talot, aujourd'hui député à Convention nationale, et dont Philippeaux a oublié de parler, dirigeoit l'attaque, et il peut rendre témoignage à la vérité. »

(1) *Id.* : « Tuncq prétend qu'il a fait des prodiges dans ces différentes affaires. Les officiers de son armée, et sur-tout le brave Lecomte, qui s'est fait tuer en combattant pour la République, ne lui donnent pas les mêmes éloges. »

(2) *Id.* : « C'est ici le lieu de citer, à la reconnaissance publique, la municipalité d'Airvaux, district de Loudun, qui, située dans le pays des rebelles, et journellement exposée à ses ravages, a constamment entretenu, avec les agens de la République, la correspondance la plus suivie et la plus utile, les a instruits de tous les mouvemens et de tous les projets des ennemis, et nous a donné une foule de renseignemens et d'avis précieux. »

qu'en s'abstenant d'en faire usage, et en la laissant partir au galop au premier feu de notre infanterie.

L'objet de ce coup de main avoit été de dégager Saumur. On y rentra dès qu'il fût rempli. Cette victoire acheva de rendre aux troupes la confiance qu'elles commençaient à reprendre depuis quelques jours.

Cependant la division de Tancq étoit toujours en avant de Luçon, où l'ennemi ne lui laissoit pas un moment de repos. Ce mouvement exécuté sans l'ordre du général en chef et qui ne lui fut jamais communiqué, ne pouvoit pas opérer la destruction des rebelles de la Vendée comme on l'a annoncé depuis. L'événement a prouvé que cette effroyable révolte ne pouvoit être éteinte qu'avec les forces les plus importantes, et cette colonne n'étoit que de trois mille hommes. Il eût été plus utile après les premiers succès qu'elle avoit obtenus de la faire rentrer dans la ligne et d'attendre pour la porter de nouveau sur l'ennemi un plan d'attaque générale concerté avec les autres divisions. Isolée, elle pouvoit vaincre plusieurs fois; mais elle devoit nécessairement finir par succomber et être détruite.

Le 14 août, elle remporta une mémorable victoire. Les brigands l'attaquèrent avec fureur sur tous les points, et éprouvèrent par-tout la plus vigoureuse résistance. La multitude fut forcée de céder à la plus étonnante valeur. On prit dix-sept pièces de canons, et le nombre des ennemis tués surpassa celui des vainqueurs (1). L'armée s'empara de Chantonnai à la suite de cette victoire, et cet avantage, en l'éloignant de plus en plus des colonnes de sa droite et de sa gauche, ne tarda pas à lui devenir funeste.

Dans le même temps, par une suite de l'insubordination que quelques généraux affectoient depuis que Rossignol étoit général en chef, Rey parloit sans ordre de Chinon avec 1.400 hommes pour aller, disoit-il, prendre Cholet qu'on lui avoit annoncé évacué par l'ennemi, et délivrer trois mille de nos prisonniers qui s'y trouvoient. Il se contentoit d'en donner avis au général en chef, et de lui dire qu'il attendroit le lendemain ses ordres à Thouars, situé à une journée de Chinon, presque au milieu de l'ennemi.

Le matin même, Salomon avec deux mille hommes, avoit rencontré l'ennemi en avant de Cholet en beaucoup plus grand nombre, et avoit été forcé de se replier sur Doué.

Tout le monde blâma un général qui sur un simple avis et sans aucun ordre, vouloit s'engager au milieu du pays ennemi avec une petite troupe de quatorze cents hommes, et le général Rossignol le réprimanda fortement, lui donna ordre de reprendre sa première position, et lui défendit de la quitter et de faire aucun mouvement sans en avoir reçu le commandement (2).

Au milieu de cette alternative de bons et de

mauvais succès dans la Vendée, la Nation française présentoit le plus sublime spectacle. Déchirée au dedans par une guerre cruelle et par les manœuvres plus meurtrières des fédéralistes, et pressée au dehors sur tous les points par des armées nombreuses et aguerries, que la trahison sembloit appeler de tous les côtés à la victoire, elle avoit accepté dans ses assemblées primaires la Constitution républicaine que la Convention lui avoit présentée, et elle avoit scellé cette acceptation le 10 août, par la réunion imposante de ses envoyés et de ses représentants autour de l'autel de la patrie et de la liberté. La perte de Mayence, de Valenciennes et de Condé avoit partout redoublé la haine des rois et augmenté l'énergie des hommes libres. Le gouvernement, sous la direction du comité de salut public, prenoit une nouvelle consistance et une heureuse vigueur. Des fabriques d'armes, des ateliers de toute espèce, des magasins, des munitions s'élevaient à-la-fois de toutes les parties de la République. Des mesures révolutionnaires brisoient toutes les résistances à la volonté nationale, déconcertoient les trahisons et enveloppoient de toutes parts les conspirateurs: on appeloit à la défense de la patrie les jeunes citoyens de dix-huit à vingt-cinq ans: on transportoit rapidement à la Vendée les braves troupes qui défendoient Mayence, et on ajoutoit à ce renfort imposant un décret qui ordonnoit la destruction de tous les repaires des brigands, auprès desquels on avoit épuisé toutes les mesures de douceur et d'indulgence.

Les rebelles avec ces nouveaux moyens sembloient devoir être bientôt anéantis. Tous les patriotes en concevoient enfin l'espérance, et voyoient dans la fin de cette malheureuse guerre une source de triomphe et de prospérités.

Déjà les premières colonnes de la garnison de Mayence alloient arriver à Tours, et nous nous occupions de la manière de les employer avec succès, lorsqu'un nouvel incident nous replongea dans de nouveaux embarras.

Nous nous étions aperçu que plusieurs officiers-généraux dans l'armée avoient vu de mauvais œil la nomination de Rossignol au grade de général en chef; ce n'étoit que très-imparfaitement qu'ils exécutoient ses ordres, et des représentans du peuple appuyoient de leur autorité cette conduite répréhensible. Le général n'avoit pu se procurer encore l'état de situation des différentes divisions de son armée, quoiqu'il l'eût fréquemment demandé, et il importoit de l'avoir.

Le 18 août, il fut convenu que Rossignol les visiteroit successivement pour s'assurer par lui-même du nombre des troupes et de l'état de tout ce qui leur étoit nécessaire, et donner connoissance à tous les chefs du décret qui ordonnoit de porter le fer et le feu dans le pays révolté. Nous arrêtàmes que notre collègue Bourbotte l'accompagneroit dans cette tournée, afin de lever tous les obstacles qui pourroient se rencontrer.

(1) *Id.*: « Deux officiers de cette armée, Alibert et Sollier, dans un rapport imprimé, accusent hautement Tancq d'avoir pris très-peu de part à cette action, d'en avoir observé les détails de loin et avec sécurité, et d'avoir laissé, à ceux qui commandoient sous lui, le soin de la diriger. »

(2) *Id.*: « Cette conduite de Rossignol, si conforme à toutes les lois militaires, et que prescrivoient à la fois la raison et la position de l'ennemi, a

été traitée de trahison par Philippeaux. Il dit que Rossignol a voulu empêcher Rey de détruire les rebelles de la Vendée. Rey avoit 1.400 hommes sous ses ordres, et il en a fallu cent mille de troupes aguerries pour en délivrer la République. On cherche en vain la raison dans de pareils raisonnemens. »

Ils n'éprouvèrent aucune difficulté jusqu'à Chantonnai, et remplirent par-tout l'objet de leur voyage. A Chantonnai, deux de nos collègues annoncèrent à Rossignol qu'il n'étoit plus général et qu'ils venoient de le suspendre; ils firent au brave Bourbotte la réception la plus étrange (1), et ils manifestèrent surtout le plus grand éloignement pour l'exécution du décret de rigueur dont nous avons parlé plus haut (2).

Notre collègue et le général revinrent aussitôt, et nous trouvèrent, le 25 août, à Tours, où l'arrivée de l'armée de Mayence nous avoit réunis à Merlin et Reubell. Ils nous firent part de ce qu'ils venoient d'éprouver. Nous primes sur-le-champ notre parti. Nous les envoyâmes l'un et l'autre auprès de la Convention pour lui rendre compte de cet événement, et nous chargeâmes Bourbotte de déclarer que Rossignol méritoit l'estime et la confiance de tous les amis de la liberté (3); nous chargeâmes Santerre du commandement en chef par *interim* (4); la Convention nationale bientôt après, rendit Rossignol à ses fonctions.

Cependant Philippeaux, qui résidoit à Nantes depuis quelque temps, et qui avoit pris dans cette ville, où l'aristocratie dominoit, des notions très différentes des nôtres sur la guerre de la Vendée, s'étoit rendu à Paris à la première nouvelle de la marche de l'armée de Mayence, et il avoit surpris au comité de salut public un arrêté portant que cette armée se rendroit à Nantes; il vint à Tours et nous notifia cet arrêté, ainsi qu'aux chefs de l'armée.

(1) *Id.* : « Bourdon, de l'Oise, le menaça de le faire conduire au château de La Rochelle. »

(2) *Id.* : « Nous n'avons pu découvrir les motifs de cette singulière conduite; jamais Bourdon ne l'a appuyée même de prétextes plausibles. Nous devons croire que des intrigans qui voyaient avec peine un sans-culotte arriver au grade de général, ont entouré et trompé nos collègues. Des hommes accoutumés à avoir pour général un ci-devant duc de Biron, ne devoient pas se faire aisément à obéir à un compagnon orfèvre du fauxbourg Saint-Antoine. »

(3) *Id.* : « Pendant que Bourbotte et Rossignol étoient en route pour Paris, arriva à Tours un officier porteur d'un ordre signé de nos collègues, pour arrêter *Rossignol et ceux qui l'accompagnoient*. Nous dûmes être surpris d'un pareil ordre, puisqu'il étoit constant que l'un des individus qui accompagnoient Rossignol, étoit un représentant du peuple. Nous nous rappelâmes la menace que Bourdon, de l'Oise, avoit faite à Bourbotte de le faire conduire au château de la Rochelle. Nous suspendîmes l'exécution de cet ordre, dont nous envoyâmes copie au comité de salut public. »

(4) *Id.* : « Tuncq, qui n'avoit jamais voulu correspondre avec Rossignol, tint la même conduite vis-à-vis de Santerre. Il refusa d'envoyer à ce général l'état de ses approvisionnement et de ses forces, en lui faisant passer copie d'un arrêté de Bourdon, de l'Oise, qui déclaroit prendre sur sa responsabilité ce coupable refus. Cet arrêté est ainsi conçu :

« Le représentant du peuple Bourdon, en l'absence de son collègue Goupilleau, prend sur sa responsabilité de requérir le général divisionnaire Tuncq de ne communiquer au général Santerre aucun moyen d'approvisionnement de sa division, ni aucun état de situation des forces de son armée.

Chantonnai, le 29 août 1793, l'an 2 de la République une et indivisible.

Signé, BOURDON, de l'Oise. »

Tout le monde pensa qu'il étoit dangereux de déferer aveuglément à un pareil projet, et que le plan d'attaque générale devoit être le résultat d'une longue et mûre délibération. On convint de se réunir à Saumur pour y tenir un conseil de guerre, auquel on appela tous les représentants du peuple et les généraux de l'armée des Côtes de La Rochelle et des Côtes de Brest. On proposa cette mesure au comité de salut public, qui l'approuva (1).

Le général de l'armée de Mayence crut que tout cela ne pouvoit le dispenser d'exécuter le premier arrêté, et il fit continuer la marche sur Nantes.

Le conseil de guerre convoqué à Saumur eut lieu le 2 septembre, tous les généraux s'y trouvèrent excepté Tuncq (2).

Nous devons le dire, l'intérêt de la chose publique fut compromis dans cette assemblée; on y arrêta, contre notre avis, et contre celui de sept généraux qui depuis long-temps faisoient la guerre dans le pays, sur dix, que l'attaque se feroit par Nantes, et que l'armée des Côtes de La Rochelle se tiendrait sur une défensive active (3), et seroit chargée de défendre un terrain ouvert sur plus de soixante-dix lieues d'étendue, et sur lequel les rebelles devoient nécessairement se rejeter si l'armée attaquante avoit des succès.

Ainsi nos forces se trouvèrent encore une fois disséminées, au moment où nous nous attendions que tout le monde, instruit par tant d'expériences funestes, voterait pour les réunir et tomber en grande masse sur les brigands. Nous prévîmes et nous annonçâmes dès-lors que des défaites seroient la suite de cette fatale résolution (4).

(1) *Id.* : « Voilà ce que Philippeaux appelle une trahison. N'étoit-ce pas servir la patrie que de la préserver, dans cette circonstance importante, des suites funestes d'une résolution précipitée et d'un plan mal concerté ? »

(2) *Id.* : « Tuncq écrivit qu'il ne pouvoit se trouver au conseil de guerre, parce qu'il étoit en présence de l'ennemi, et le 3 du même mois, il abandonna, sans permission et sans ordre, sa division, qui fut battue le 5. »

(3) *Id.* : « On trouvera, à la fin de ce rapport, ce plan de campagne, qui, en disséminant toutes nos forces, faisoit faire à l'armée de Mayence plus de 40 lieues, pour attaquer Mortagne, tandis qu'en partant de Saumur, elle eût formé une masse imposante avec nos différentes divisions, qui pouvoient attaquer, le troisième jour, Cholet, Mortagne et Châtillon, qui n'en étoient éloignés que de 10 et 12 lieues. »

(4) *Id.* : « On alléguait différentes raisons en faveur de l'avis qui fut adopté; mais dans le fond, plusieurs généraux ne le déterminèrent que par la crainte d'être subordonnés à un *homme nouveau*, à un général de la révolution, et des représentants du peuple furent trompés à la fois par le défaut de connaissance des localités, et le désir de remettre la principale attaque entre les mains des généraux avec lesquels ils étoient habitués, et de la diriger sur les points où ils devoient se trouver. Quant à Philippeaux, il ne consulta que le dépit et la passion.

C'est la conduite franche et énergique de Ronsin et de Rossignol, au conseil de guerre, qui leur a attiré la haine de Philippeaux. Nous ne devons pas oublier un trait qui fait honneur à Rossignol et qu'on a cherché à tourner en ridicule : S'apercevant que ceux dont l'avis l'a emporté pour marcher sur Nantes, n'étoient déterminés que par la

Cependant nous nous occupâmes sans relâche des moyens de seconder l'exécution du plan qui venoit d'être arrêté; et comme nous ne pouvions nous cacher l'impossibilité où nous étions de remplir avec nos seules forces la partie qui nous étoit confiée, nous appelâmes tous les citoyens des districts environnans.

La division de Luçon étoit toujours à Chantonay. Les rebelles, que nos préparatifs d'attaques laissoient tranquilles de tous les côtés, résolurent de faire contre cette colonne un nouvel effort. Ils l'attaquèrent le 5 septembre; elle avoit été abandonnée deux jours avant par le général Tuncq, qui, en désertant son poste, avoit emporté les cartes géographiques, les registres et les papiers qui pouvoient aider le brave Lecomte, appelé par son absence au commandement. Elle fut battue malgré une vigoureuse résistance, et se replia en désordre sur Luçon (1).

Nous eûmes lieu de craindre un moment que cet échec ne dérangeât entièrement le plan général, ou du moins ne nous ôtât la possibilité de l'exécuter de ce côté. Heureusement tout fut bientôt réparé, et nous n'en mîmes que plus de vigueur à continuer nos dispositions.

Les citoyens que nous avions appelés à la défense de la patrie se rendoient en foule auprès des différentes divisions. Nous ne perdîmes pas

haine qu'ils portoient à l'état-major sans-culotte de Saumur, il proposa à Canclaux de lui abandonner le commandement et de servir sous ses ordres, s'il vouloit entrer en campagne dès le lendemain. On en a conclu que Rossignol avoit déclaré n'être pas en état de commander.»

(1) *Id.*: «Il ne sera pas inutile de faire connaître l'opinion du général Lecomte sur cette affaire, elle ne doit pas être suspecte: il est mort glorieusement en défendant la République.

« S'il falloit remonter à la source des causes qui ont pu contribuer à l'échec que vient d'éprouver la petite armée de Luçon, je parlerois des fautes énormes commises par Tuncq, son général. Cet homme, ignorant autant que vain, impérieux, sanguinaire et vrai despote, n'a jamais pris aucune disposition pour assurer les derrières de ses troupes, avancées de huit lieues de Luçon, sans postes intermédiaires. Sans entrer dans aucun détail sur sa vie privée, indigne d'un général comme d'un républicain, je ne citerai que son départ de l'armée, la surveillance de la bataille, sans me laisser aucun renseignement, tant sur notre état intérieur, que sur ce qu'il pouvoit savoir sur les rassemblemens qui se sont faits autour de nous. Il a emporté avec lui des cartes de géographie indispensables, le livre d'ordre, la correspondance et la note des espions qu'il devoit avoir. Nous avons ignoré la défense faite par le comité de salut public et les généraux aux autres divisions, et particulièrement à la nôtre, de ne rien entreprendre, et nous avons ainsi le droit d'accuser leur inertie, lorsque notre bravoure nous faisoit tenir aussi avant dans le pays ennemi, et dont la conséquence étoit d'être sacrifiés. Le dénuement de pièces me met hors d'état de dire quelles sont nos pertes. Je ne sais ce que nous avions de munitions, de vivres, de charriots, chevaux, effets de campement. Tuncq avoit entraîné avec lui le chef de l'état-major, qui seul pouvoit me donner les renseignemens nécessaires ».

Et Philippeaux appelle cet homme-là un vrai sans-culotte! Il a une étrange idée du sans-culotisme. Ceux qui voudront connaître ce sans-culotte, peuvent lire la vie du comte de Tuncq, par d'Aubigny, adjoint du ministre de la guerre.»

un moment, et immédiatement après le conseil de guerre, le général expédia des ordres à tous les officiers-généraux, et tout fut en mouvement dans l'armée. Doué fut occupé par un corps des troupes aux ordres de Santerre, et Rey vint avec sa division prendre position à Thouars et à Airvaux.

Pour faciliter à la colonne des Ponts de Cé son entrée dans le pays ennemi, le général Turreau se porta par Doué et Brissac sur les buttes d'Hérigné, en délogea les brigands; il revint à Doué après avoir fait rétablir les ponts et assuré les communications. Cette affaire eut lieu le 5 septembre.

L'ennemi étoit instruit de toutes nos dispositions et de tous nos projets, et il connoissoit parfaitement le nombre et la qualité de nos troupes (1). Il voulut profiter de l'inaction où nos colonnes divisées étoient obligées de rester, et le 14 septembre il attaqua à la fois Thouars et Doué; il fut battu devant ces deux postes, et perdit plusieurs pièces de canon.

Nos forces, à cette époque, disséminées sur une grande étendue de terrain, par suite du plan arrêté à Saumur, ne pouvoient pas être bien redoutable aux rebelles. Notre position étoit telle que nous ne pouvions communiquer avec l'armée attaquante, et il nous étoit impossible de faire avec précision les mouvemens qui devoient la seconder. Si nos troupes eussent été réunies comme nous le désirions, nous aurions pu porter les coups les plus terribles (2).

Cependant il étoit convenu que les armées réunies de Brest et de Mayence se trouveroient le 16 devant Mortagne. Il importoit de leur favoriser l'approche de ce repaire des rebelles. La colonne de Doué, qui avoit battu l'ennemi le 14, se mit en marche le 15, et après avoir facilité la sortie de celle des Ponts de Cé, elle se dirigea sur Vihiers, tandis que l'autre se portoit sur Beaulieu.

D'un autre côté les colonnes des Sables, de Luçon et de Niort étoient en mouvement, et prenoient les positions qui leur étoient indiquées par le plan de campagne.

Nous devons croire que l'ennemi, vivement poussé par l'armée de Brest et de Mayence, employoit la plus grande partie de ses forces pour être fermer l'accès de Mortagne; notre diversion paroisoit donc devoir nous conduire aux succès les plus éclatans.

Pendant que nous nous livrions à ces espérances, l'ennemi examinoit avec sécurité nos

(1) *Id.*: «C'est un fait constant que le plan de campagne du 2 septembre a été trouvé par Westermann, le 9 octobre, à Châtillon, parmi les papiers du prétendu conseil supérieur. Philippeaux a prétendu que l'un de nous apportoit ces papiers sur son cœur. Le fait est qu'ils furent mis dans un caisson parce qu'ils étoient trop volumineux pour être transportés autrement, et le caisson fut pillé dans la déroute du 11. Le général Chabos et Westermann lui-même en ont pris lecture.»

(2) *Id.*: «Par le plan arrêté à Saumur, toutes nos colonnes devoient se tenir sur la défensive; la seule colonne des Sables devoit faire sa jonction avec l'armée des côtes de Brest. Mais cette colonne, qui ne s'en trouvoit guère qu'à dix lieues, ne pouvoit communiquer avec elle, que par un circuit de cent vingt lieues. Le général de l'armée des côtes de la Rochelle, ne savoit qu'au bout de quatre jours ce qui s'étoit passé à l'armée de Brest.»

différentes approches. Il s'étoit aperçu qu'elles manquoient de concert, et dès-lors elles n'étoient plus à craindre (1). On ne faisoit pas impunément des fautes devant lui.

L'armée attaquante étoit bien loin de Mortagne le 16, quoiqu'elle dût s'y trouver suivant le plan de campagne. La colonne de droite, commandée par Beyffer, n'étoit encore qu'à Montaignu. Les rebelles, placés au centre de tous les mouvemens, disposèrent leurs forces de manière à faire tête à tout, et à profiter de l'isolement de nos colonnes et de leur défaut de communications.

Les deux colonnes de Doué et de Chemillé obtinrent d'abord des succès. La première, aux ordres de Santerre, avoit chassé les ennemis des buttes d'Hérigné, et les avoit battus à Gonnord et à Vihiers. Celle des Ponts de Cé, aux ordres de Duhoux, avoit également obtenu le 17 un grand avantage sur eux au Pont-Barré, en avant de Beaulieu. Mais les choses changèrent bientôt de face, et ces premiers avantages ne furent pas de longue durée. Il est bon, avant de parler de ce qui suivit, de présenter ici l'état des forces de ces deux colonnes.

Celle de Santerre étoit la plus considérable, et comptoit environ huit mille hommes de troupes réglées. Celle des Ponts de Cé n'en avoit pas trois mille. Nous avions en outre à peu-près 1.500 hommes à Doué, et 3.000 à Saumur, y compris la garnison du château, qui étoit de 1.200. Enfin 800 hommes environ avoient été laissés aux Ponts de Cé.

Nous avons observé plus haut que nous avions appelé à nous les citoyens de tous les districts environnans. Ils étoient accourus en foule, et avoient abandonné généreusement leurs foyers pour voler à la défense de la patrie. Mais cette opération nous procura beaucoup d'hommes et fort peu de soldats. La plupart de ces bons citoyens n'avoient point d'armes, et un grand nombre de contre-révolutionnaires mêlés parmi eux, ne nous permettoit pas d'avoir pour ces nombreux renforts la confiance qu'ils sembloient d'abord devoir inspirer; cependant nous crûmes avoir trouvé le moyen d'en tirer un parti avantageux pour le succès de nos opérations. Nous en distribuâmes la plus grande partie dans le cordon que nous formions autour du pays occupé par l'ennemi, et nous fîmes accompagner les deux colonnes qui agissoient offensivement par l'autre partie; elle étoit destinée à rester en seconde ligne, et par cette position elle devoit augmenter la confiance de nos troupes et en imposer aux rebelles. L'armée de Santerre en comptoit 12.000 environ, et celle commandée par Duhoux beaucoup moins.

La première, qui avoit chassé le 17 l'ennemi de Gonnord et de Vihiers, marcha le 18 sur Coron. Les rebelles occupoient ce village; ils en furent débusqués, et l'avant-garde y entra. L'armée étoit en bataille sur la hauteur en arrière de Coron; l'ennemi étoit sur une autre hauteur au-delà, sur le chemin de Vézins. L'avant-garde ne s'arrêta point à Coron; quel-

ques bataillons se portèrent en avant en tirailleurs, et attaquèrent les avant-postes des brigands: l'action devint très-vive, et détermina le général à donner l'ordre de faire avancer de nouvelles troupes, et quelques pièces d'artillerie légère; cet ordre fut mal entendu et mal exécuté: on amena tout le parc d'artillerie. Par-là le mouvement commandé aux troupes chargées d'appuyer l'avant-garde fut différé; il fallut s'occuper à dégager le terrain par où elles devoient passer, et à en retirer l'artillerie qu'on y avoit mal-à-propos conduite.

Cependant les bataillons qui étoient aux prises avec les rebelles, ne se voyant pas soutenus, se replièrent en bon ordre sur le corps d'armée. Ce mouvement rétrograde fut pour lui le signal d'une déroute complète. Les citoyens en réquisition furent les plus effrayés, parce qu'ils étoient les moins aguerris, ils prirent la fuite les premiers; le reste de l'armée se rassura bientôt, et fit sa retraite en bon ordre (1).

Nous perdîmes peu de monde dans cette affaire, puisqu'il n'y eut d'engagement qu'avec notre avant-garde, et que l'ennemi ne poursuivit presque pas; mais on nous tua de braves gens, et leur perte nous fut bien sensible. L'ennemi nous prit cinq pièces de canon, dont deux obusiers; il ne nous prit point de caissons, et nous fit peu de prisonniers (2).

On reprit la position de Doué, où l'armée travailla à le refaire.

Cependant la colonne de Duhoux, après avoir battu les brigands au Pont-Barré, s'avançoit sur Chemillé; sa position devenoit dangereuse, après la défaite de Coron, et elle pouvoit être enveloppée et prise toute entière. On lui envoya ordre sur-le-champ, de se replier sur les hauteurs de Beaulieu, et même jusques sur les Ponts-de-Cé, si l'ennemi se montroit bien supérieur. Il fut attaqué le 19, dans la position de Beaulieu, et il fut battu presque sans combat; tout se débanda à la vue de l'ennemi; quelques bataillons entr'autres celui de Jemappes et de la garde nationale soldée d'Angers, voulurent tenir ferme; ils furent hachés; les bagages dont on avoit commandé la retraite, s'engorgèrent dans les chemins affreux de ce canton, et presque tous tom-

(1) *Id.*: « Il a été difficile, dans cette affaire, de juger avec précision le nombre des ennemis. Ils en donnent eux-mêmes une idée assez considérable, puisque dans leur bulletin imprimé à Châtillon-sur-Sèvre, ils disent qu'ils n'engagèrent le combat qu'après avoir reçu un renfort de 5.000 hommes. Au surplus jamais les rebelles ne nous ont attaqué en nombre inférieur. Presque toujours le leur étoit double du nôtre. Différens prisonniers échappés ou délivrés depuis nous, ont assuré qu'ils étoient vingt-cinq mille à cette journée, et qu'ils avoient marché au moins vingt heures de suite pour nous livrer combat. »

(2) *Id.*: « Tel est le détail exact de cette journée de Coron qu'on a tant défigurée, et qu'on a présentée à la République entière comme une bouclerie préméditée par ses défenseurs. Nous en attestons, non pas les aristocrates du pays, qui ont donné les premiers le signal de la fuite, et qui se sont ensuite disséminés dans les environs pour y répandre la terreur par des exagérations concertées; mais les bataillons même qui formoient l'avant-garde, et qui ont seuls combattu, entr'autre la trente-cinquième division de gendarmerie à pied, dont la bravoure et le patriotisme sont si connus dans cette armée. »

(1) *Id.*: « Dans les bulletins imprimés à Châtillon et même dans les correspondances que nous avons eu lieu de voir par la suite, les rebelles témoignent qu'ils étoient assurés de repousser avec avantage ces différentes attaques dont ils avoient aperçu le défaut. »

bèrent au pouvoir des ennemis ainsi que la plus grande partie de l'artillerie. Nous perdîmes au moins six cents hommes dans cette funeste journée, et plus du double furent faits prisonniers. Les débris de cette colonne rentrèrent aux Ponts-de-Cé (1).

Cet échec bien plus considérable que celui du 18, nous causa une plus vive douleur; nous annonçâmes l'un et l'autre, à nos collègues de l'armée des côtes de Brest, et nous les prévinmes qu'ils devoient peu compter sur ces deux points de notre ligne.

Il se passoit alors à cette armée des évènements non moins affligeans. Sa marche avoit d'abord été une suite de triomphe. Elle s'étoit emparée successivement de Légé, Port-Saint-Père et Machecoul, et elle avoit porté à Montaigu sa droite qui devoit faire sa jonction avec notre division des Sables et sa gauche à Clisson. Elle occupoit entièrement cette position le 19; le même jour, tandis qu'une colonne battoit Duhoux à Beaulieu, une autre attaquoit l'avant-garde de l'armée des côtes de Brest à Torfou, et la battoit également. Dès le 21 l'ennemi se porta en force sur Montaigu et défit le corps qui l'occupoit; la déroute fut complète et on ne parvint à rallier les troupes que devant Nantes; par-là la colonne des Sables qui s'étoit avancée dans le pays ennemi pour faire sa jonction, se trouva isolée et sans point d'appui; elle fut entièrement défaite le 23. Le reste de l'armée des côtes de Brest fut alors obligé, pour ne pas s'exposer à de grands dangers, à se rapprocher de Nantes, pour s'y refaire et concerter de nouvelles dispositions. Elle ne tarda pas à se remettre en marche.

Il n'étoit pas difficile aux rebelles, dans la position qu'ils occupoient et d'après la manière dont on les attaquoit, de parvenir à remporter tant de victoires, placés au centre du cercle que formoient les troupes réunis contr'eux, ils avoient l'avantage d'un terrain impraticable pour tout autre que pour eux. Leurs forces s'élevoient au moins à cent mille hommes, et ils pouvoient les porter suivant les circonstances, sur les rayons par lesquels ils étoient plus fortement menacés. Nos colonnes au contraire, étoient en quelque sorte parfaitement isolées dans ce malheureux pays, et elles ne pouvoient presque jamais se secourir mutuellement, l'ennemi se portoit presque toujours en masse contre chacune d'elles.

Cependant, la défaite de la division des Sables occasionna de nouveaux changemens dans notre position: cette colonne fut obligée de rentrer aux Sables, et de s'y tenir renfermée; celle de Luçon, qui occupoit Chantonnai et Mouilleron, se voyant à découvert par sa gauche, se replia sur les Sables (2). Chalbos seul se maintint à la Châtaigneraie avec le corps d'armée qu'il commandoit.

Dans cet état de choses, nous sentîmes vivement combien la situation de l'armée de Brest et de Mayence alloit devenir critique, et nous nous

occupâmes des moyens de lui prêter la main d'une manière active et efficace.

Cette armée étoit rentrée dans le pays ennemi, et elle avoit repris sa position à Montaigu et à Clisson. Mais les rebelles, après la défaite de trois de nos colonnes et la retraite de celle de Luçon, n'avoient plus d'inquiétude de notre côté; ils employoient toutes leurs forces contre elle, et chaque dépêche nous peignoit sa situation comme des plus périlleuses.

Il se tint à Saumur un conseil de guerre le 2 octobre, et il fut résolu de réunir, le 7 du même mois, à Bressuire, les trois colonnes de Doué, de Thouars et de la Châtaigneraie, ce qui pouvoit fournir environ quinze mille hommes, et de marcher de là sur Châtillon, principal repaire des brigands, puisque c'étoit là que se tenoit le conseil supérieur, et qu'étoient l'imprimerie et le trésor.

Cependant, la République entière avoit les yeux sur ces malheureuses contrées, et la funeste guerre dont elles étoient le théâtre causoit à tous les amis de la liberté les plus vives inquiétudes. Les derniers évènements dont nous avons rendu compte n'étoient pas propres à les rassurer, et les partisans de la contre-révolution ne dissimuloient pas leurs espérances.

Le comité de salut public approfondit enfin la cause première de tant de revers: il réunit sous un seul commandement deux armées chargées de la même opération, et ordonna de n'attaquer les rebelles qu'en grandes masses. Il confia à Léchelle ce commandement important, et rappela Canclaux et Dubayet qui, par leur ci-devant noblesse et leur conduite précédente dans la Révolution, commandoient la défiance à un gouvernement révolutionnaire.

Ces mesures qui ont été tant calomniées ont, en grande partie, décidé du sort de la Vendée: tout prit dès-lors plus de rectitude et d'ensemble, et on ne connut plus dans cette armée ces mouvemens partiels qui avoient fait précédemment tant de mal.

Le plan arrêté à Saumur, le 2 octobre, fut approuvé par les commissaires que le comité de salut public avoit envoyés pour faire exécuter son arrêté, et par le général en chef. Il fut parfaitement suivi. L'ennemi, inquiet des mouvemens que son exécution nécessitoit, s'aperçut bientôt de la direction que nous voulions leur donner: il fit couvrir Châtillon par une nombreuse armée; elle nous attendit au bois du Moulin-aux-Chèvres entre cette ville et Bressuire; elle y fut complètement battue le 9: le combat fut opiniâtre et sanglant; mais la plus grande perte fut pour les rebelles dont on fit un effroyable carnage.

Notre avant-garde entra le jour même à Châtillon; l'armée y prit position le lendemain.

Le 11, on se disposa à marcher sur Mortagne et sur Cholet. Mais les brigands qui sentoient toute la grandeur du péril, s'étoient ralliés, et avoient pris des renforts: ils attaquèrent l'armée ce jour-là même avec une furie difficile à décrire: ce premier choc ne fut pas soutenu, et tout se mit à fuir; l'ennemi reprit Châtillon et s'empara de presque tous nos bagages et de la plus grande partie de notre artillerie. Enfin, au bout de plusieurs lieues, de braves soldats s'arrêtèrent et fixèrent les brigands qui les poursuivoient; Westermann se mit à leur tête, on

(1) *Id.*: « Duhoux est accusé d'avoir trahi la République dans cette journée, à laquelle aucun de nous ne se trouva: il est traduit au tribunal révolutionnaire. »

(2) *Id.*: « Ce mouvement rétrograde se fit sans l'ordre du général en chef, et fut commandé par les circonstances. »

chargea vigoureusement, et les vainqueurs tournèrent le dos à leur tour. On rentra dans Châtillon, et on y fit la plus terrible boucherie. L'armée rebelle épouvantée, se dissipa; la terreur et la consternation se répandirent dans toutes les contrées révoltées.

Ces deux affaires eurent une grande influence sur les événements qui suivirent; elles achevèrent de dégager la division de Mayence, que sa victoire du 7, à Saint-Symphorien, avoit déjà en partie débarrassée, et facilitèrent sa jonction avec la division de Luçon.

Dès-lors ce ne fut plus qu'une suite de combats et de victoires : les rebelles, pressés de toutes parts en même temps, firent, pour triompher et repousser la vengeance nationale, tout ce que le plus horrible désespoir peut inspirer d'efforts. Mais leur rage fut impuissante, et ils ne purent tenir contre cette réunion, ce concert de toutes nos forces et de tous nos moyens.

Le 14, la division de Luçon et l'armée de Mayence réunies entrèrent dans Mortagne : le 15, les brigands les attaquèrent à Saint-Christophe; ils furent vaincus après une action très-vive et très-meurtrière; le 16, toutes les divisions de l'armée s'emparèrent de Cholet, le plus fameux repaire des rebelles, et le boulevard de la religion et de la noblesse; le 17, les ennemis revinrent sur Cholet. Il est difficile de donner une idée de la furie avec laquelle ils se précipitèrent sur les troupes de la République : le combat fut long et sanglant; mais enfin la liberté triompha et les assassins prirent la fuite après avoir laissé le champ de bataille jonché de leurs cadavres.

Les soldats étoient épuisés de tant de marches et de combats : ils n'avoient pris aucun repos depuis plusieurs jours, et ils manquoient d'une infinité de choses; mais tous sentoient la nécessité de ne pas donner aux vaincus le temps de se reconnoître, et ils comptoient pour rien leurs fatigues et leurs privations. Sans perdre un moment, une partie de l'armée se porta à Beaupréau où elle arriva dans la nuit même qui suivit la bataille. L'ennemi surpris d'une marche aussi rapide, ne fit presque pas de résistance et s'enfuit. L'armée entière arriva, le lendemain 18, à Beaupréau. Dans la nuit du 18 au 19, un corps de troupes se porta à Saint-Florent, et y délivra une quantité considérable de nos prisonniers. Un grand nombre avoit déjà recouvré la liberté à Cholet. Ce fut pour l'armée une bien douce récompense de tant de travaux et de dangers, que de rendre à la République tant de braves défenseurs qui avoient souffert pour elle une si longue et si cruelle captivité : ils étoient couverts de haillons et accablés d'épuisement et de maladies; depuis plusieurs mois on ne leur donnoit que six onces de pain et un peu d'eau pour toute nourriture. On avoit inutilement tout tenté pour les détourner de leur devoir et les armer contre la patrie. Enfin, après avoir été cent fois menacés de la mort, et avoir éprouvé tous les mauvais traitemens imaginables, ils alloient en effet être massacrés quand les phalanges républicaines les délivrèrent. Ils oublièrent toutes leurs souffrances à la vue des drapeaux de la liberté, et les accueillirent par mille cris de *vive la République*. Ce fut la plus belle de tant de victoires.

Cependant les rebelles avoient passé la Loire en grand nombre dès le 18 au matin. Le poste de

Varades, effrayé à l'aspect de leur innombrable multitude, s'étoit retiré et leur avoit livré le passage, et rien ne s'étoit opposé à leur descente. Le lendemain 19, une autre bande, non moins considérable que la première, passa à Ancenis, dont le poste fut également abandonné. Mais une partie de l'armée arriva assez à temps pour troubler ce second passage. On prit à l'ennemi onze pièces de canon.

L'extrême diligence qu'avoit faite l'armée républicaine après la victoire de Cholet, porta un coup terrible aux brigands. Leur passage ne put s'effectuer en entier, et une partie de leurs forces resta dans le pays, où elles ont été détruites en détail (1).

Cependant ce passage de la Loire effectué par les rebelles contre toute attente, sans aucune espèce de résistance de la part des postes qui étoient chargés de défendre la rive droite de ce fleuve, obligea de changer les dispositions prises pour exterminer cette horde de fanatiques et de contre-révolutionnaires. Il étoit à craindre que, dans leur désespoir, ils ne se portassent sur Nantes ou sur Angers, ou même sur ces deux points à la fois, et que là ils ne prissent une nouvelle consistance. Il fut arrêté qu'on pourvoiroit en même temps à la sûreté de ces deux villes, et que l'armée divisée en deux colonnes prendroit cette double direction. Le même jour 19, les deux colonnes se mirent en marche (2).

Les brigands n'avoient pas perdu un moment pour se soustraire à la poursuite de l'armée de la République. Après avoir laissé un corps de troupes pour assurer leurs derrières et défendre le passage de la Loire, ils se dirigèrent sur Château-Gontier et Laval, où ils entrèrent après quelque résistance de la part des gardes-nationales du pays.

Nos deux colonnes arrivées à Nantes et à Angers en repartirent aussitôt, et se portèrent sur Château-Gontier; elles y arrivèrent l'une le 23 et l'autre le 24, après avoir marché sans interruption. Le même jour 24, Westermann qui commandoit en chef, comme le plus ancien des généraux arrivés alors à Château-Gontier, donna ordre à l'avant-garde de Mayence de marcher sur Laval, que de faux bruits annonçoient avoir été évacué. Les rebelles vinrent au-devant

(1) *Id.* : « Ce fait est incontestable, et tous les officiers et soldats qui ont été laissés dans la Vendée, et qui ont exterminé ces infâmes débris, peuvent en rendre témoignage. »

(2) *Id.* : « Philippeaux prétend que cette marche fut une trahison. Elle fut le résultat d'une mûre délibération, et arrêtée dans un conseil de guerre tenu à Beaupréau, en présence de plusieurs représentans du peuple. Léchelle étoit d'avis de passer la Loire; mais les difficultés d'effectuer ce passage sans embarcations et sous le canon d'un ennemi bien résolu de le défendre, et la nécessité de ne pas perdre un moment, déterminèrent à adopter un autre plan. Philippeaux étoit à Paris pendant que cela se passoit : il n'a pu juger que sur mémoires. Il auroit dû penser que ses collègues Merlin (de Thionville), Bourbotte, Turreau, Carrier, Fayau, Bellegarde et autres, n'auraient pas laissé exécuter ce mouvement, s'il eût été une trahison. Philippeaux, qui n'a jamais vu l'armée; qui n'a jamais partagé ses dangers et ses fatigues, auroit été plus juste envers ceux qui ne la quittoient pas, si l'amour de la patrie avoit guidé sa plume, et si son unique objet n'eût pas été de satisfaire ses passions particulières. »

de cette avant-garde, et ils l'attaquèrent avec furie, à un quart de lieue de Laval. On se battit de part et d'autre avec la plus grande opiniâtreté; mais la partie n'étoit pas égale : nous n'avions que quatre mille hommes, et ils avoient à combattre des forces considérables. Ils ne furent ni enveloppés ni taillés en pièces, comme on l'a publié, mais ils firent leur retraite en bon ordre, après avoir fait des prodiges de valeur, et bivouaquèrent à une lieue du champ de bataille.

Le 26, on marcha de nouveau sur Laval. Les ennemis vinrent encore au-devant de l'armée; l'avant-garde fut forcée de se replier devant leur innombrable multitude, que la rage et le désespoir animoient. L'armée ne s'aperçut pas plutôt qu'on leur cédoit du terrain, qu'elle se mit en déroute sans tirer un coup de fusil. On ne put parvenir à rétablir l'ordre et à faire soutenir les troupes de l'avant-garde. La victoire des rebelles fut complète, et les fuyards ne s'arrêtèrent qu'au lieu d'Angers, où l'on prit position.

Certes il n'est venu dans l'esprit de personne d'attribuer cette fatale journée à la perfidie du général en chef Léchelle; les avis furent partagés sur sa conduite militaire, mais il n'y eut qu'une voix pour rendre justice à son patriotisme et à ses intentions (1). Si le succès ne couronna pas ses efforts, on l'attribua à un concours de circonstances qu'il n'étoit pas aisé de prévoir, et auxquelles il fut impossible de remédier. On ne songea pas sur-tout à lui reprocher la marche de l'armée sur une seule colonne, puisqu'elle avoit été arrêtée ainsi par un conseil de guerre : il avoit été démontré que la disposition du terrain ne permettoit pas de la diviser en plusieurs, parce qu'elles ne pourroient avoir entr'elles aucune communication, et qu'elles auroient nécessairement présenté à l'ennemi, par cet isolement, les plus grandes facilités pour les attaquer avec avantage et les détruire successivement.

Quelques jours après, l'Armée rentra dans Angers pour se refaire et se mettre en état de porter de nouveaux coups.

C'est dans cet état des choses que nous avons quitté ces contrées, et que nous avons terminé notre longue et pénible mission.

Depuis ce temps, les rebelles ont vu, pendant quelques momens, leur nombre s'augmenter, et leurs succès affliger de nouveau la République : ils ont étendu leurs progrès et leurs ravages dans une grande partie des départemens de la Sarthe, de la Mayenne, d'Ille-et-Vilaine et de la Manche. Mais bientôt repoussés à Granville et à Angers, avec un courage digne de la cause de la liberté, battus au Mans et à Savenai, après la résistance la plus violente, ils se sont dissipés devant nos armées victorieuses : la prise des îles Bouin et de Noirmoutier, a achevé de leur por-

ter les derniers coups; et ce monstre aux mille têtes, qui sembloit menacer la République d'une destruction entière, abattu, écrasé sous la massue du peuple français, n'offre plus, dans ses vastes débris, qu'un monument redoutable de sa force et de sa haine implacable pour les tyrans et leurs satellites.

Maintenant, qu'on nous permette quelques observations. On a demandé souvent comment cette guerre avoit pris naissance, comment elle avoit fait tant de progrès, et comment enfin, après tant d'efforts et de sacrifices, il avoit fallu, pour ainsi dire, toute la vigueur de la République pour résister à sa violence, et toutes les ressources pour la détruire. Il nous semble qu'après l'exposé simple et vrai que nous venons de présenter, ces questions sont faciles à résoudre.

Les commencemens de cette guerre sont dus, comme nous l'avons dit, aux manœuvres du gouvernement contre-révolutionnaire établi par la constitution de 1789, à la connivence ou à l'insouciance des autorités constituées de ces contrées et des départemens environnans, aux mauvaises dispositions des habitans, ignorans et fanatiques, lâchement dévoués à la plus méprisable servitude. Ses progrès doivent être attribués en partie aux mêmes causes, et beaucoup d'autres y ont encore concouru.

Il est évident que si les administrateurs de ce pays avoient aimé la liberté, ils auroient pris des mesures vigoureuses contre les auteurs des premiers attroupemens; ils auroient profité de l'intervalle de tranquillité qui suivit leur dispersion à Bressuire, pour en prévenir de nouveaux par des dispositions sévères. Ils n'ont rien fait de tout cela, et ils n'ont provoqué l'attention de la Convention nationale sur cet épouvantable incendie, que quand ses ravages et sa fureur embrasoient déjà un vaste territoire (1).

D'un autre côté, la Convention a été trompée sur la nature et l'étendue de cette révolte, par les ministres et par la fraction qui gouvernoit alors sous le titre de comité de défense générale. On ne l'en a d'abord presque pas entretenue; on la lui a peinte ensuite comme facile à appaiser : et dans ces commencemens où le mal, quoique bien grand, n'avoit pas même acquis toute sa force, on ne l'a pas mise à même d'employer les moyens convenables pour l'arrêter et le détruire. Enfin, pendant plusieurs mois, le gouvernement n'a rien fait pour réduire et punir les rebelles, ou il n'a fait que des dispositions propres, par leur foiblesse, à les encourager et à augmenter le nombre de leurs partisans, en donnant de fausses idées de la puissance de la République.

Les trahisons d'un grand nombre d'individus et de plusieurs généraux, la perfidie de Biron sur-tout, n'ont pas peu secondé ces concours de circonstances si funestes à la liberté.

Il faut observer encore que tous les mouve-

(1) *Id.* : « Phillipeaux a fait imprimer que Léchelle s'étoit empoisonné pour échapper à la peine due à sa trahison. Le fait est que Léchelle est tombé malade à Angers, et qu'il est succombé, à Nantes, aux chagrins que lui ont causés les calomnies dirigées contre lui. Il a emporté en mourant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu, et notre collègue Bellegarde, son ami et son concitoyen, a dans ses mains des lettres de personnes qui ne l'ont point quitté pendant sa maladie, et qui donnent un démenti formel à Philippeaux. »

(1) *Id.* : « Et comment ces administrations se seroient-elles conduites autrement ? Elles étoient composées, pour la plus grande partie, de ces hommes du 20 juin, qui provoquoient alors le peuple au maintien de la royauté et au massacre des patriotes. Pouvoient-ils vouloir le salut de la République, ces hommes qui, quelques mois auparavant, vouoient à l'infamie et à la mort tous ceux qui ne partageoient pas leur respect religieux pour la monarchie ? »

mens des brigands étoient concertés et partoient d'un centre commun. Ils mettoient toujours dans leurs opérations cet accord et cet ensemble sans lesquels on ne peut espérer de véritables succès.

Les armées de la République ont presque toujours agi en sens inverse dans cette guerre.

Deux armées principales étoient employées contre la Vendée, l'une appelée des côtes de la Rochelle et l'autre des côtes de Brest : chacune d'elles avoit un général en chef; la première étoit la plus nombreuse, et par sa position la plus active, mais elle étoit composée pour la plus grande partie de troupes absolument nouvelles; laissée d'ailleurs pendant plusieurs mois sans général en chef, et abandonnée ensuite à elle-même par Biron, elle présentoit le spectacle de la désorganisation militaire la plus complète. Chaque division comptoit, outre son général, plusieurs représentans du peuple, et formoit une armée particulière; elle ne voyoit les rebelles que du point qu'elle occupoit; elle agissoit isolément, et ne concertoit pas même ses mouvemens avec les divisions qui l'avoisinoient : ces expéditions partielles commençoient quelquefois par des succès et se terminoient toujours par des défaites. On s'imputoit mutuellement ces échecs, lorsqu'ils n'étoient que le résultat de mauvaises combinaisons; les esprits s'aigrissoient; on finissoit par ne plus s'entendre, et les préventions, les animosités particulières venoient encore ajouter aux maux de la patrie. Il étoit impossible que la Vendée fût détruite avec un pareil état de choses. Le Comité de Salut public l'a senti, et l'a fait cesser; il a substitué à cette anarchie meurtrière, l'ordre et l'unité d'action et de mouvement, et dès-lors, les victoires ont succédé aux revers.

Après le passage de la Loire par les brigands, le désordre qui avoit déjà causé tant de mal, s'est encore introduit, et nous avons vu sept ou huit armées agir séparément et sans concert. De nouveaux désastres ont suivi, et on n'est parvenu à obtenir enfin des triomphes réels et à écraser les rebelles, qu'en concentrant une seconde fois l'autorité supérieure dans un seul point, et en rendant par-là aux mouvemens des troupes l'ensemble qu'ils n'avoient plus.

On a parlé des bataillons de Paris; nous ne pouvons attribuer qu'à la malveillance ou à l'erreur tout ce qu'on a dit sur ces bataillons. Plusicurs, il est vrai, se sont mal présentés en arrivant. Ils avoient parmi eux des contre-révolutionnaires et des lâches; mais ils comptoient aussi un grand nombre d'excellens citoyens; et quand ils ont été débarrassés des hommes qu'on avoit payés pour semer la désorganisation au milieu d'eux, ils se sont montrés dignes de défendre la cause de la liberté. Il en est d'ailleurs un grand nombre qui, dès leur entrée en campagne, se sont constamment distingués par leur courage et leur discipline. En un mot, les uns ont réparé leurs premières fautes et rappelé l'estime des patriotes, et les autres n'ont jamais cessé de la mériter.

Enfin on a voulu rejeter tous nos malheurs dans la Vendée sur Ronsin et Rossignol. Nous pouvons dire au contraire que si le patriotisme le plus ardent, le plus actif et le travail le plus soutenu, avoient suffi pour exterminer les rebelles, ces deux hommes seroient peut-être ceux qui auroient le plus contribué à leur destruction.

Il est à remarquer d'ailleurs que, quand Rossignol prit le commandement, ils étoient au plus haut degré de force : l'armée étoit réduite, par la défaite du 18 juillet, à l'état le plus déplorable du côté de Saumur; et la division de Niort se ressentoit encore de la conduite perfide de Biron, et de la déroute de Châtillon. Rossignol en voulant rétablir l'ordre et la subordination militaire, éprouva des obstacles de tous les genres, même de la part de ceux qui devoient l'aider dans cette entreprise difficile. Cependant il parvint en assez peu de temps à reprendre devant l'ennemi une position respectable, et il répara avec promptitude et activité les échecs de Coron et de Beaulieu, qu'on lui a si faussement imputés. Au surplus, quand on auroit à reprocher à ce brave homme quelques fautes involontaires, ne vaut-il pas mieux cent fois nous exposer à l'inexpérience et aux erreurs des sans-culottes, que de nous livrer aux talens et à la perfidie des hommes de l'ancien régime ?

On s'étonnera, sans doute, après avoir lu ce rapport, de le trouver si peu conforme à tout ce qu'on a publié sur la Vendée; c'est que nous n'avons suivi d'autre guide que la vérité, et que nous n'avons eu d'autre objet que de la faire connoître. On a cité à l'appui des tableaux hideux, des déclamations ampoulées dont on a affligé les amis de la liberté, le témoignage de plusieurs citoyens et de plusieurs administrateurs des départemens qui ont été le théâtre de la guerre. Nous n'en avons été ni surpris, ni effrayés : on a dû compter sur un très-grand nombre de suffrages, dans ces pays, en faveur des écrits où le gouvernement sévère et redouté qui consolide la révolution au milieu des plus grands obstacles, est représenté comme la cause de tous les maux qui désolent la République, et où l'on peint les patriotes les plus énergiques comme des scélérats dignes des plus grands supplices. Il est là une infinité d'hommes qui blasphémoient publiquement la liberté, il y a quelques mois, et qui sous le masque dont la sévérité de nos mesures révolutionnaires les a forcés de se couvrir, applaudissent de toutes leurs forces à tout ce qui favorise leurs opinions secrètes et caresse leurs penchans cachés. Nous nous attendons même à recueillir de leur part des haines violentes, des dénonciations véhémentes, pour avoir donné la mesure de leur patriotisme; mais les faits sont là pour les confondre.

Citoyens représentans, ouvrez les yeux, et si vous ne voulez pas que de nouvelles secousses viennent encore mettre la République en péril, prononcez-vous avec énergie; ne souffrez pas qu'on porte atteinte au gouvernement révolutionnaire que vous avez sagement établi. Certes, les mesures qu'il est forcé de déployer sont sévères; mais vous les avez jugées nécessaires pour le salut de la patrie, et de nombreux succès vous ont appris que vous aviez bien jugé. Ne permettez pas que par amour-propre, ou par passion, on neutralise autour de vous l'opinion publique. Les véritables amis de la liberté doivent sentir combien il importe qu'elle soit fixée fortement au centre commun. Elle ne peut être un instant ébranlée, sans que toute la machine politique n'en éprouve un mouvement irrégulier et dangereux. On parle d'erreurs et d'abus : il n'entre ni dans vos vues, ni dans votre marche de les encourager; mais on ne

peut qu'avec le temps en détruire la source, et vous faites tous les jours justice des fripons et des traîtres. Le peuple français sait bien qu'entre l'esclavage et la liberté il est un intervalle difficile à parcourir, et ce n'est pas par des peintures chargées et par des réflexions amères qu'il veut être dédommagé de ces maux passagers, mais par la destruction de ses ennemis, et par une constitution républicaine et des lois sages. Continuez de seconder son énergie, et bientôt il parviendra à ce but si désiré.

PLAN DE CAMPAGNE

arrêté à Saumur, le 3 septembre 1793

ARMÉE DES CÔTES DE BREST

ET DE MAYENCE, RÉUNIES

L'armée de Maïence, étant réunie à celle des Côtes de Brest, sortira de Nantes le 11 ou le 12; elle aura sur sa droite une colonne de l'armée de Brest, qui, rassemblée à Paimbœuf et partant de-là, balaira toute la côte de Bourgneuf, et se portera sur Port-Saint-Père, qu'elle enlèvera; et de-là, sur Machecould.

Cette opération peut avoir lieu dès le 9; elle sera soutenue par l'avant-garde de l'armée de Maïence, qui se sera portée, le même jour, sur la hauteur de Saint-Léger, qui domine Port-Saint-Père, et d'où ce poste pourra être canoné et bombardé, s'il est nécessaire. Une colonne partie de la Hébaudière en fera, en même temps, l'attaque de front, et, s'en étant emparée, y restera pour se réunir à la colonne de droite, dont elle doit faire partie.

L'occupation de Machecould doit décider la marche en avant de la colonne de l'armée des côtes de la Rochelle, qui en tient la gauche.

Cette colonne, dite armée des Sables, et qui est maintenant à la Roche-sur-Yon et Lamotte-Achard, après avoir attaqué Aizenay et Poiré, se portera sur la droite de la colonne de l'armée de Brest, jusqu'à Saint-Fulgent; le 13 et le 14, aux Herbiers, où elle se trouvera à la hauteur de Tiffauges; et de-là, marchera toujours sur la droite de la même colonne; pour se porter devant Mortagne, le 16.

L'armée de Maïence sera portée, le 11, devant Villeneuve; et l'avant-garde aura été, le même jour, au château de la Limousinière, en avant du pont Garme, où l'armée se portera le 12, laissant sa réserve à Villeneuve.

L'attaque de Légé aura lieu, ce même jour, par une colonne qui partira de Machecould, et qui pourra se diviser en deux parties, pour l'attaquer par la route de Palluau, en même temps que par la route de Machecould, et que l'avant-garde de l'armée de Maïence l'attaquera par la route de Nantes; Vertou pourra être attaqué par la gauche de l'armée de Brest, ainsi que le château de la Loué; elle y prendra poste.

La légion Nantaise et partie de la garde nationale sortie de Nantes, feront une diversion sur Saint-Sébastien et Basse-Goulaine.

Le 13, le corps de l'armée se portera sur la route de La Rochelle, vis-à-vis Aigre-Feuille; la colonne de droite à Montaigu, qu'elle enlèvera.

Le 14, elle se portera sur Tiffauges, et le 16, devant Mortagne. Le même jour, le corps d'armée, ayant passé la Moine, attaquera Clisson, et se portera devant Mortagne le 16.

La réserve, qui aura été passer la Sèvre sur le pont de Vertou, viendra attaquer Clisson par sa droite, et se réunira à l'armée.

Comme l'armée des côtes de la Rochelle doit se porter simultanément, des différens points qu'elle occupe, sur Mortagne, les forces combinées se trouvant alors rassemblées, ainsi que les généraux, on prendra, pour la continuité de la campagne, tel plan qu'on avisera bon être.

Pour exécuter ces premiers mouvemens dans un ensemble nécessaire, non seulement il faut qu'ils soient arrêtés d'une manière fixe, invariable, et sous la responsabilité de chaque général, à moins d'obstacles de guerre, dont chaque colonne sera prévenue par une correspondance journalière, et par des courriers extraordinaires portant des dépêches écrites.

ARMÉE DES CÔTES DE LA ROCHELLE

L'armée des côtes de la Rochelle se tiendra sur une défensive active; néanmoins la division du général Mieskouski (1) opérera offensivement jusqu'à sa jonction à l'aile droite de l'armée des côtes de Brest, et à l'aile droite de la division de Chantonay. Le 11, elle s'emparera d'Aizenay; le 12, elle marchera sur le Poiré; le 13, aux Essarts; le 14, à Saint-Fulgent, où elle prendra poste et se gardera militairement.

La division de Chantonay sera chargée de balayer tout le pays qui se trouve entre Chantonay et la Roche-sur-Yon, de manière qu'elle ne laisse aucun ennemi derrière elle, et que ses subsistances soient assurées. Les postes de sa gauche correspondront directement avec ceux commandés par le général Mieskouski. La même division de Chantonay enverra occuper les postes de Mouilleron et de Bazoges, de la manière qui lui sera prescrite par le général de division Chalbos.

La division commandée par le général Chalbos se portera à la Châtaigneraye, où elle devra arriver le 14. Elle balaira ses derrières et ses flancs, et les postes de sa droite correspondront avec les postes de gauche commandés par le général Rey. Il en sera de même des postes de sa gauche avec la division de Chantonay.

La division commandée par le général Rey se portera à Bressuire, où elle devra arriver le 14. Sa droite occupera Chambretaud, et sa gauche, le château de la Forêt-sur-Sèvre. Ce dernier poste correspondra avec la droite de la division du général Chalbos.

La division de Saumur enverra un poste à Argenton. Il y sera rendu le 14, et occupera les hauteurs qui sont derrière cette ville, au lieu dit le Breuil. La gauche des postes de cette division correspondra avec ceux de la droite de la division aux ordres du général Rey.

(1) Pour Mieszkowski.

La division de Saumur se portera à Vihiers, où elle sera rendue le 14. Sa gauche correspondra avec la droite de la division d'Argenton; elle occupera le château et les hauteurs qui avoisinent Vihiers.

La division aux ordres du général Duhoux, laissant une force suffisante aux ponts de Cé, se rendra, le 14, sur les hauteurs de Beaulieu; et occupera les ponts Barré et Besigon. La gauche de ces postes enverra de fréquentes patrouilles, pour correspondre avec la droite de la division de Vihiers. Elle s'éclairera sur sa droite, pour connoître la marche et les projets des ennemis sur la rive gauche de la Loire.

La correspondance sera extrêmement active entre toutes les divisions, et le général en chef, qui tiendra son quartier-général à Doué. La même correspondance aura lieu avec le général en chef de l'armée des côtes de Brest, et les divisions des deux armées qui s'avoisinent, de manière que toutes les troupes puissent opérer de concert les mouvemens qui leur seront ordonnés, et qu'elles puissent se porter des secours réciproques, suivant l'urgence des cas.

Les différentes divisions et postes se garderont par des retranchemens, et auront soin de se garder par des patrouilles fréquentes et soutenues entre elles.
